



Dans la peau d'un ours
Lauréats 2013

Publication: 2014

Catégorie(s): Fiction, Humour, Fantastique, Nouvelles, Jeunesse, Légendes, Mythes & Fables, Nouvelles, Contes et légendes, France

Tag(s): "ours dompté" ours peau musée muséum toulouse chevalier

AVANT-PROPOS

« *Se mettre dans la peau d'un ours, voilà une affaire qui peut prendre des tournures bien surprenantes ! Quel ours êtes-vous ?* »

Cette provocation a été lancée à l'occasion de la troisième édition du concours littéraire du Muséum de Toulouse autour de l'exposition temporaire « Ours, Mythes et Réalités ».

"*Mettez de côté votre représentation de l'ours et imaginez ce que serait votre vie si vous en étiez un. Qu'il soit en peluche, sauvage, mythologique, dompté ou chassé, enfitez littéralement la peau de l'ours. Découvrez ses capacités sensorielles et cognitives et offrez-nous une vision originale de la vie d'un ours.*"

Plus de 200 auteurs ont enfilé la peau d'un ours ; un exercice bien difficile. Les contributions sont parvenues de la France entière mais aussi du Brésil, d'Inde, du Québec, de Chine, d'Espagne, d'Italie et de Belgique. Pour chacune des trois catégories d'auteurs : adultes, jeunes et scolaires, les membres du jury ont sélectionné trois prix pour leur qualité littéraire et leur histoire singulière.

Chez les auteurs de plus de 18 ans.

Le premier prix a été décerné à la nouvelle *L'homme est un ours comme les autres* de Valérie Reich.

Le jury a apprécié le style d'une grande sensualité. Le mot est juste du début jusqu'à la chute, et quelle belle chute ! L'introspection est parfaitement maîtrisée, l'histoire est originale. C'est un des rares textes qui aborde le sujet de la sexualité et de l'amour contrarié de la femme et de l'ours.

Le deuxième prix a été donné à la nouvelle *On m'appelle Rugeux* de Sylvaine Collart, une nouvelle d'une grande authenticité que le jury conseille de lire à haute voix.

C'est la nouvelle *Peau d'ours* d'Aurore Gailliez qui a remporté le troisième prix avec le conte de *Peau d'âne* revisité à Hollywood, une nouvelle un peu déjantée...

Chez les auteurs de moins de 18 ans.

Le premier prix a été décerné à la nouvelle *Ourson vacataire* de Clémence Jamet (16 ans). Une histoire très poétique, celle d'un petit ours curieux qui se glisse dans la peau d'une peluche, le temps d'un jour et une nuit, avant de revenir à sa liberté.

Le deuxième prix a été donné à la nouvelle *Mon histoire d'ours...* d'Elsa Muller (13 ans), qui nous transporte dans le monde délicieux de l'enfance, des magasins de jouets, de l'amitié et de l'amour.

C'est la nouvelle *Le Grand Monde* de Louis Merian (12 ans) qui remporte le troisième prix, où le lecteur est saisi par la réalité de la vie sauvage et sautillante d'un ourson, avant de finir en une chute des plus inattendues.

Chez les auteurs en cadre scolaire

Le premier prix a été décerné à un travail collectif de la classe 6^e 3 du collège Pierre et Marie Curie, Le Fousseret (31), *Un amour d'ours* : un vrai conte de fées, où la tendresse des petits ours se teinte de magie, avec une énigme à la clé !

Le deuxième prix a été donné à la classe de 5^e 3 du collège Louise-de-Savoie à Chambéry pour le travail collectif autour de la nouvelle *L'ours chevalier*. C'est un récit merveilleux et pétillant de prince changé en ours, inspiré autant des grandes épopées médiévales que d'Harry Potter ! Les auteurs y ont inséré beaucoup d'humour ainsi que la recette d'une incroyable potion magique.

C'est la nouvelle *L'espoir* de Lisa Rech-Delphin en classe de 3^e au collège Bertrand-Laralde de Montréjeau (31) qui a remporté le troisième prix, l'histoire dramatique d'une ourse devenue animal de cirque.

Toulouse, le 5 février 2014

Maud Dahlem, organisatrice des concours photographique et littéraire, Muséum de Toulouse

REMERCIEMENTS

Nos remerciements aux 210 auteurs qui ont enfilé la peau de l'ours avec un enthousiasme débordant.

Nous remercions tout aussi chaleureusement les membres du jury qui ont eu la tâche difficile de faire des choix : Christophe Cousin (lauréat 2012), Dominique Armand (archéozoologue), Frédérique Martin (auteur), Olivier de Marliave (journaliste), Bernard Barbier (conteur), Céline Espardellier (conteur), Frédérik Lisak (éditeur Plume de Carotte), Florence Lamotte (édition Privat), Christophe Pham-Ba (Rectorat Lettres), Henri Cap (zoologue), Catherine Desplas (association Délires d'encre), Anne Ingremeau (bibliothécaire), Anna De Torres (bibliothécaire), Alain Lacroix (Espace Croix-Baragnon).

AUTEURS PLUS DE 18 ANS

**Les trois nouvelles primées dans la catégorie Auteurs
de plus de 18 ans.**

Partie 1
L'HOMME EST UN OURS
COMME LES AUTRES, Valérie
Reich

Depuis trente-six mille jours, je vis sur ce socle. Parfois, je dors dans des boîtes clouées, aux senteurs de résine. Des boîtes estampillées de sceaux tamponnés à la peinture grise. Je fais des voyages dans l'obscur, au rythme du roulis des cargos, dans les soutes des avions. Derrière les portes blindées des camions en partance, j'ai des grognements aphones. Je m'ennuie souvent dans cette éternité figée. Le temps n'a plus d'emprise et je reste sans désirs. On me promène quelquefois, sur des chariots roulants qui grincent dans de longs couloirs cirés. Des hommes me prennent un instant dans leurs bras. Me soulèvent, précis, précautionneux ; me placent dans la lumière, au milieu de montagnes de cartons, d'alpages en images projetées. Mon sourire de crocs se fige dans les rayons des astres électriques, le temps d'une exposition. « Hé, salut les hommes ! Salut frères ! » Je peux alors me divertir un peu.

Aujourd'hui s'ouvre *Ours, mythes et réalités*, au muséum d'Histoire naturelle de Toulouse. Je perçois le petit ronronnement mécanique de la climatisation. J'exorbite mon regard de verre sous les soleils artificiels. Je me pétrifie un nouveau matin, dans mon espace fait de rectitude et de surfaces polies, de tiédeur. Dans mon gros corps de plantigrade de paille et de bois, dans ma peau de suture polie et brossée, je pose. On m'a aligné là, avec d'autres congénères. Tous ours comme moi. Tous mannequins à la peau tannée de chimies. Panda, ours à lunette, ours des cocotiers, paresseux, ours à collier, ours noir, ours brun, ours blanc, nous paradons immobiles, derrière un cordage tressé nous protégeant des mains humaines.

Et sous les petits soleils, elle est là.

Au milieu des visiteurs ébahis, courbant leurs têtes matinales vers les fauves, elle est là. Souriante. Attentive. Experte. Érudite. Au revers de sa veste, son nom imprimé sur un badge : Hélène. Hélène, petite femme. Hélène, vingt-cinq ans peut-être. De sa voix de cascade, claire et sonnante, elle conte l'ours brun. Elle connaît tout de moi. Mes errances, mes batailles. Mon règne et ma déchéance. Mon sommeil tissé des rêves des hommes. Mes amours anthropomorphes. Elle admire ma force. Elle vante la sculpture de mes épaules, de mes bras, de ma

poitrine. Elle dit, ses yeux noisette plantés dans l'insondable de mon regard : « L'ours n'a peur de rien, ni de personne, il est invincible. » Tout au long du jour, elle raconte mon corps, ma sauvagerie qui se frotte, et s'ébroue, et jouit.

Alors la voix d'Hélène m'emporte vers d'autres printemps aux senteurs de silex, de lichen, de brut. Aux odeurs de sol de glaise. J'entends le grondement de la montagne. Le bruissement de l'eau souterraine. Le frottement du primitif dans l'air brumeux des matins de pierre. Le sommeil hivernal s'échappe, avec la chaleur qui afflue sous la peau, en petites détonations. « Faut se réveiller ! », crie l'instinct. Sortir des mois de noir et de silence. La carcasse s'irradie alors de tressaillements, couleur d'éclat. Avec l'envie gamine de se rouler dans le nouveau printemps. Le sang pulse, ça bat. Partout, de haut en bas, ça bat. Bat aux tempes, bat dans la poitrine, bat jusqu'au bout des griffes, bat dans le sexe. Bat, bat. Bat le réveil animal. Je me souviens comment les membres se délient dans la course printanière. Les crocs s'accrochent dans la souplesse de la terre. Le bleu d'en haut réchauffe ma robe de brun dru. Je me souviens comment vibre mon corps de bête, où résonnent des sensations du fond des âges. Des âges où j'étais encore un dieu pour toi.

« L'ours peut comme l'homme se tenir debout, s'asseoir, se coucher sur le côté, ou sur le ventre. Il sait saisir, déplacer et lancer des objets. Courir, nager, plonger, rouler, grimper, sauter et même danser. »

Les visiteurs applaudissent à l'énumération de ces manières de presque homme. Ils sont postés dans leurs habits colorés, leurs laines de fabrique par manque de fourrure sur le glabre de leur peau. Sur le haut de leur crâne, ils portent fièrement des coiffes de poils aux formes et couleurs variées. Leurs peaux sont blanches ou cuivrées, ou noires comme celle de l'ours blanc. Curieux, attendris, effrayés, indifférents, pressés, leurs regards effleurent nos anatomies. Leurs corps glissent derrière les cordages, sur la luminescence du sol poli, essayant de trouver une lueur dans notre regard de silice.

« L'ours brun est celui qui est pensé comme étant biologiquement et symboliquement, le plus proche de l'humain. »

Elle ajoute, clignant de l'œil (ce clin d'œil m'est-il adressé ?) : « Regardez comme la naturalisation de ce spécimen est particulièrement réussie. Il est vraiment très beau. »

Comme aux printemps de ma vie d'avant, le sang pulse vers le cœur. Ça bat encore. De nouveau ça bat aux tempes, bat. Bat dans la poitrine que tu trouves forte, bat. Bat au bout des pattes qui voudraient te serrer Hélène, bat. Bat dans le sexe qui voudrait te prendre, bat. Hélène, ma petite femme, si loin et si proche pourtant. Mes particules se recomposent en vie. À l'intérieur, je sens la paille qui s'enflamme.

Chaque jour, elle circule dans le muséum avec sa suite de bipèdes trotinant. J'attends juste sa présence comme seule espérance. Je guette ses petits pas graciles sur le linoléum. Je traque un regard d'elle. Je renifle son odeur qui persiste, longtemps après son départ.

Les petits soleils électriques sont éteints. Hélène a suspendu sa veste dans un vestiaire de fer ; est partie vers le monde hors les murs où je veux la suivre. Les grilles du muséum sont descendues sur la pénombre du hall, sur la somnolence du vieil éléphant. Les silhouettes des animaux atones se découpent sur fond de lune. Il est temps que j'aie me frotter au dehors, à la civilisation. Il faut que je les connaisse les hommes, ailleurs que dans l'enclos artificiel de ce muséum. Que je me fonde en leur humanité, que je me dissolve en eux. Que je les ingère en moi. Devenir un des leurs. *Hominidé for ever.*

J'enjambe la corde qui nous protège des visiteurs humains. Les écrans sont éteints, le musée est en pause. Seules luisent les lampes vertes des sorties de secours. Elles projettent au sol des langues glauques. Je suis ces taches vers le mouvement des hommes au dehors. Mais, des pas claquent au bout d'une course. Et le son s'intensifie et le pas s'accélère et le faisceau d'une lampe torche balaie les murs et m'éblouit soudain en pleine face. Un gardien en uniforme bleu marine se tient absolument abasourdi devant moi. De sa bouche suffoquée s'échappe cependant un courageux : « Halte là ! Halte ! » Je ne réfléchis pas, je me dresse et de ma gueule ouverte s'échappe

un bruit rauque, offrant à l'homme le rouge de ma peur à hauteur d'œil, et ma patte s'élançe, l'assommant illico. Il s'écroule. La lampe roule sur le sol éclairant les vitrines de son faisceau intermittent. Dans le surgissement de la lumière, les animaux alignés semblent rire de la scène, à bec et gueule grands ouverts.

« Ça vous fait rire ! Bande de sauvages ! », je lance aux empaillés.

Je me penche vers l'homme à terre. Je colle avec précaution mon oreille contre sa poitrine. Heureusement, il respire.

Je me dis et je me répète que je dois dorénavant domestiquer mon emportement. Je dois, je dois. Je dois dominer mon impulsivité pour me frayer un passage parmi les hommes.

Derrière, l'alarme du muséum crie dans le soir toulousain. Il perd un beau spécimen. Je file vers le Jardin des plantes. À quatre pattes encore. Ivre de tout. De peur et de liberté. Ivre d'air à respirer à plein poumons. À quatre pattes encore, je m'ébroue dans l'herbe rase des pelouses. Encore un peu, je grogne. Je me frotte au ventre des arbres qui gloussent sous la chatouille. Je m'élançe dans le vert. Au détour d'un chemin, j'aperçois la cascade. Je me rue, encore un peu, sous le cristal de son eau. Je roule dans son lit. Je plonge dans l'onde sombre des canaux. Après quelques brassées, croque un canard, n'y tenant plus. Encore un peu, ensuite je devrais apprendre comment font les hommes ici.

Allongé sous la lune, je sèche mon pelage. Il va falloir que je me débarrasse de ça, de tout ce bestial. Changer. Dompter ma chair inculte. Contraindre le sauvage.

Bientôt, je me lève et me redresse. La marche bipède est moins aisée. Il faut pourtant que je m'y habitue. C'est la seule tolérée maintenant. Chaloupant, un peu balourd, je quitte le Jardin vers les allées François-Verdier. Arrivé au monument aux Morts, je m'arrête devant la longue liste des noms alignés sur les plaques. La mort inscrite dans la pierre. Un obscur sentiment se heurte contre le marbre. Entre honte et pitié. Il

faudra que je maîtrise quelques concepts pour vivre parmi les humains. Celui de combat armé, par exemple. Ou de génocide.

Rue Croix-Baragnon, je stoppe devant une vitrine. Ma tête hirsute se détache en réflexion contre le gris d'un élégant costume. La porte carillonne, le sourire de la vendeuse s'estompe lorsqu'elle se tourne vers moi. Elle me jauge, de bas en haut et de haut en bas. Puis sa tête s'immobilise.

« Oui, c'est pourquoi ? », elle dit de sa voix glacée, froide comme le fond de la grotte la plus froide. Farouche, je m'emberlificote un peu les cordes vocales. On peut entendre cependant un timide et rauque : « C'est pour le costume en vitrine. »

J'ouvre le rideau de la cabine. Je vois dans le miroir, une grosse masse sanglée d'étoffe grise sans forme. Les coutures aux épaules, sous la pression de ma carcasse, baillent et se tendent jusqu'à la déchirure. La vendeuse tire sur le tissu, tentant de l'ajuster à ce torse incongru.

« Pourtant il est bien taillé ce costume », elle dit. Non, mais c'est moi. Rien ne contient mes épaules, mes bras, ma poitrine. Rien n'endigue les contours de ce corps, dans ce costume inadéquat.

J'ai dû me résigner à acquérir un jogging, comme unique solution pour déguiser ce corps. Moi qui voulais être prince pour toi, Hélène, je ressemble à un quidam descendu acheter le pain.

La manucure fait des miracles, armée de tenailles. Elle polie mes griffes, les rend inoffensives.

L'esthéticienne me torture à la cire chaude. Elle jette mes poils en guirlande, dans des sacs, au fond d'une arrière-cour.

Sous cette nouvelle identité, je m'élanche sur les traces d'Hélène. Je m'aventure dans l'inconnu des artères de la ville. Les passants que je croise me jettent un drôle d'air. Quelque chose d'un peu tordu. Imperceptiblement, il semble qu'ils

s'écartent de ma trajectoire. Comme on le fait d'un gueux. D'un intouchable.

Sous les lumières de la place du Capitole, ma peau de chimère se frotte et se pique et s'écorche aux peaux humaines. Je m'attable imitant leurs gestes. Ma patte tente de se faire main. Ma gueule, bouche. Je me plie aux volumes de la chaise. Je répète les mercis et les s'il vous plaît. Sans me répondre, on me lance des bocks de bière, mêlés de sourires goguenards. Je ploie dans ma solitude, tandis qu'aux terrasses, l'humanité s'apostrophe en rigolades.

Dans les rues qui s'écoulent vers les berges de la Garonne, des jeunes filles se poussent du coude et gloussent, et se retournent sur mon passage : « Mate la bête de sexe. »

Partout les regards se heurtent à ma discordance.

Je cherche Hélène au seuil des bistrots illuminés. Je la cherche, blessé par les sons stridents et les lumières crépitantes, dans des boîtes de nuit. Je fouille l'entrebâillement des portes. Je gêne, on me pousse ailleurs. Ailleurs, je dois aller plus loin. Chaque passage se heurte à un obstacle. De place en place, on me chasse. Je sonde les profondeurs des territoires de la ville. Voir ce qu'elle a dans le ventre. Je me perds dans ses méandres. Devant le rouge d'un néon clignotant, un géant tatoué, campé dans la droiture de son impunité, m'assaille. Il est un roc que j'aurais pu, dans ma vie d'avant, briser d'un coup de patte. Je ne réagis pas. Sa poigne teigneuse me saisit et me projette sur l'asphalte noir.

« Déguerpis ! Casse-toi ! »

Autour des jets de haine encore. Des hommes m'invectivent, on crie :

« T'es d'où ? Tu ne ressembles à personne d'entre nous. »

Des canettes projectiles s'éclatent en mousse contre le bitume. Je suis souillé par l'amertume qui s'en échappe.

Je tangué d'un bord à l'autre du trottoir. Les murs de briques s'offrent en bastingage. J'ai du mal à respirer dans l'air nauséabond et lumineux. Je m'essouffle dans les rues de la ville.

Asphyxié et puant. Terrorisé dans l'étrangeté de ce monde. Je dois me sauver, ailleurs. Courir vers, mais où ? M'échapper de l'âpreté des échanges ici. Puisque nulle part, je ne reconnais Hélène. Pourtant, j'entends la résonance de sa voix. J'aurais tellement aimé que ce soit possible. Mais, je me suis perdu, Hélène. J'ai divagué, à croire que... Je ne suis qu'une peau de simulacre. Esseulé. Exilé dans ce monde que j'ai voulu mien. Ni bête, ni homme. Ni ours. Ni vivant, ni mort. Je suis un métissage d'aberration. Je ne suis plus rien.

Bientôt, je sens le bois de mon ossature qui craque et se fend et se brise.

Partie 2
ON M'APELLE RUGUEUX, Syl-
vaine Collart

On m'appelle Rugueux.

Je suis un vieil ours. Enfin, je crois. Je ne saurais même pas vous dire mon âge. Il me semble avoir cent ans mais je n'en ai peut-être que quatre ou cinq.

Je suis très grand, je mesure plus de deux mètres de haut. Pourtant, je vis chaque jour replié dans un espace étroit. Sanglé de toutes parts, j'amuse les hommes venus ici m'observer. Je les sens, je les devine, je les reconnais. Je n'y vois presque plus depuis longtemps.

Un voile opaque a recouvert mes globes oculaires. Je les entends rire, crier, provoquer, inciter. Leur sauvagerie m'effraie. Je ferme les yeux.

Je rêve à la forêt de mon enfance, offrant ses baies rouges et noires gorgées de soleil. Le jus sucré coule sur mes babines retroussées, jusqu'au fond de ma gorge. Je me frotte et me pelotonne contre la fourrure douce de ma mère. Contre celle de mes frères si chauds contre moi frissonnant dans le froid et la lumière blafarde de l'aube matinale.

Jusqu'à cette nuit-là. Le grognement inquiet de ma mère. L'éclat du métal. Les hommes. Les hurlements. Leurs visages énormes à l'entrée de la tanière profanée.

Le trou noir.

Je me suis réveillé sur le sol d'une cage humide dont les relents acides m'ont arraché une grimace. L'empreinte âcre de l'attente de bien d'autres enfants d'ours avant moi.

Je pouvais flairer leur peur, leur colère, leur solitude, leur stupeur.

J'essaie de me souvenir de chaque détail de cette journée, comme pour figer cet instant, l'annihiler et retrouver l'odeur chaude et sucrée de ma mère, immense et rassurante, son regard exigeant...

Mais tout s'est effacé.

Aujourd'hui mon poil est piquant, pelé. Je suis fatigué.

J'ai marché dans toute la France, je suis même allé en Amérique, plusieurs fois.

J'ai pris le bateau, j'ai eu le mal de mer. Je n'ai même pas vu l'océan. J'étais à fond de cale à chaque fois, balloté par les vagues, heurtant mon crâne contre la coque à chaque tempête.

J'ai appris d'autres langages. J'ai vu des maisons plus hautes que le ciel. Partout, des hommes. Partout, la même clameur.

Ce matin, je sens une envie féroce de me gratter, de bondir, de gronder, de courir, de bailler, de lever la tête, de sentir la force dans mon sang.

Tous les jours, je dois faire le Baiser de l'Ours. Cet imbécile gagne sa vie depuis des années avec ce numéro.

Je respire tranquillement. Je suis calme malgré les cris.

J'aimerais me mettre debout. J'ai soif. Et j'ai faim.

J'entends l'éclat des nageoires des saumons bondissants dans la rivière. Le froid mord ma chair rougie. Le torrent court entre mes muscles tendus. Je me nettoie le museau. Une truite en profite pour me filer entre les pattes. Je me penche doucement vers l'eau transparente. Je suis prêt à bondir. Une autre truite surgit. Je me déploie. Je jaillis. J'oublie mon poids. Mes mâchoires se referment, avides, sur la chair du poisson frétilant. Une ivresse m'envahit. Un liquide chaud et foncé coule sur mon menton. Je déroule ma langue et lèche mon visage avec délectation. Je m'ébroue dans un sens puis dans l'autre. L'eau fraîche m'éclabousse.

Je rejoins la rive. Je sens l'herbe verte et tendre s'écraser sous la masse de mon dos lourd, m'étirant sous le soleil d'un après-midi d'été.

Je sais à leurs voix combien ils sont, à quoi ils ressemblent. J'ai appris à les connaître. Je n'ai que ça à faire. La mère de famille qui s'ennuie, venue chercher un peu d'excitation. Ses enfants qui jouent à me provoquer. Bah, je faisais pareil qu'eux au même âge. Les hommes, envieux, rêvant eux aussi de ramener un jour la peau de l'Ours au village. Les jeunes filles, apeurées, un peu attirées aussi.

Ils pensent qu'il n'y a rien à connaître en moi, que je ne suis qu'une bête sauvage.

Le bruit qu'ils font les empêche de me voir tel que je suis.

Ils s'agitent. Ils sont là pour L'événement. Je suis L'attraction du jour, du mois, de l'année. Un ours vivant, qui danse, qui obéit à la puissance de l'Homme. Ils ne veulent pas rater ça. Ils en parleront pendant des semaines. Ils veulent se montrer, ils veulent savoir qui est venu. Les pavés des rues ont disparu sous les milliers de pas collés les uns aux autres. Ils portent le

masque d'une foule grouillante et sombre. La place centrale du village a été avalée sous l'attraction de ce trou noir.

Lorsque les hommes m'ont pris, je suis devenu un autre. Le premier jour, je me suis réveillé la bouche pâteuse. Comme une machine rouillée, inerte, engluée. J'ai écarté doucement les brumes vaporeuses de mon esprit. Mon crâne me faisait mal. J'ai cherché cette petite lumière vacillante qui tournait telle un phare sur une mer éteinte. J'ai ouvert les yeux, ma vision était floue.

Une bougie éclairait mon visage.

Les hommes étaient là et me dévisageaient avec curiosité. Ils avaient l'air content, fiers de leur chasse et m'exhibait tel un trophée, leurs poitrails gonflés prêts à exploser d'orgueil. Ils avaient vaincu l'Ours, le Roi de la forêt. Ils avaient tué mon père dans un combat au corps à corps à l'arme blanche puis abattu ma mère à bout portant. Ils étaient couverts de blessures sur le visage et les bras. Leurs mouvements semblaient lents et pénibles. Leurs yeux brillaient d'excitation à chaque nouveau récit enrichi de détails inventés, fantasmés à la gloire de leurs exploits. Quels héros...

Ils s'étaient surtout assurés par ma capture un gagne-pain inespéré.

Tel un insecte rampant, j'ai essayé de m'extraire peu à peu de la carapace engourdie qui m'enserrait. Mon corps était endolori. Ma vision s'est dédoublée. Leurs voix sont devenues lointaines. Je me suis évanoui.

Ils m'ont nourri quelques temps au biberon.

Ils me parlaient. Ils essayaient de m'apprendre mon nouveau nom.

J'étouffais dans cette cage. Qui étaient-ils ? Qu'est-ce qu'ils voulaient ? Qu'attendaient-ils de moi ?

Je cherchais ma mère, mon père, mes frères. Je fouillais le sol pour m'inventer leur odeur. Je pleurais en silence, la gorge serrée. Un poids invisible sur ma poitrine compressée m'empêchait de respirer. Je suffoquais de peur. Je pensais que mon cœur allait s'arrêter de battre tant il me faisait mal.

Mon poil était mouillé en permanence.

Un jour, ils m'ont limé les griffes puis m'ont emmené à l'extérieur. Avec d'autres enfants d'ours aussi apeurés que moi, le museau relevé, humant l'air, à la recherche d'un indice connu. Ils nous ont alors attachés. J'ai vu des outils, des braises luisantes dans le froid de l'hiver. J'ai senti une terreur froide m'enserrer. J'ai essayé de reculer mais mes membres piégés, ligotés ont refusé d'obéir.

J'ai hurlé, un long son aigu. Les autres ont paniqué à leur tour. J'assistais à une agitation immobile, coincée, désespérée.

Une urine brûlante a souillé mon poil déjà sale. Une odeur forte est remontée jusqu'à mes narines, comme une enveloppe d'angoisse.

J'ai senti le feu s'approcher de mon visage... Le fer rouge incandescent a traversé en une poussée la paroi interne de mon museau. La peau de ma cloison nasale a fondu sous la percée et une odeur repoussante de chair brûlée a investi mes poumons. Je me suis débattu. Les cordes me cisailaient la peau comme une brûlure.

Les hommes grognaient d'agacement.

J'en ai vu un prendre un fusil, impatient et le pointer sur moi. Une peur sourde s'est répandue le long de mon échine, soulévant mon ventre en une nausée puante. Ma cage thoracique s'est rétrécie. Mes pattes ont fléchi vers la terre humide. Le froid du sol m'a envahi.

Je me suis tu, j'ai baissé les yeux.

Je me suis alors installé dans un autre monde. Dans ma propre cage. Mes yeux se sont fermés. Je suis devenu aveugle pour ne plus regarder qu'à l'intérieur de moi-même.

J'ai repensé à l'avoine croquant, au maïs juteux à la fin de l'été. Toute cette abondance à portée de ma patte agile. J'ai léché le miel collant et épais répandu sur mon corps, tache claire et luisante sur mon poil sombre et hérissé.

Mes frères avaient pour habitude de me taquiner sans cesse. Ils me dérobaient les fruits juteux dont j'avais moi-même dépouillé l'instant d'avant les arbres généreux. Mes frères me mordillaient les oreilles, me faisaient rouler au sol, me renversaient en riant. Nous nous battions pour accéder à ma mère. Notre rivalité s'étendait à qui serait le plus rapide, le plus courageux, le plus fort. Nous nous amusions à provoquer les

fermiers et les éleveurs. Nous étions fiers de notre audace, courant à perdre haleine afin de leur échapper.

Ils ont enfilé un anneau lourd par le trou sanglant et douloureux de ma chair.

Je les ai regardés à nouveau. L'un d'entre eux a fui mon regard.

Ils ont lâché vers le sol la chaîne épaisse. Les maillons enlacés ont entraîné violemment ma tête vers le bas.

J'ai regardé mes pattes limées, courtes, inoffensives, dérisoires.

Mes griffes dansaient habilement dans les buissons piquants, entre les feux d'artifice de mûres violacées, les cueillant une à une avec délicatesse pour les déposer ensuite sur le lit de mes papilles en effervescence. J'essuyais mes pattes bleuies sur mon ventre avide et gourmand. Je les frottais contre mon museau mouillé.

Sous l'emprise d'une pulsion soudaine, je me décidais à gratter avec frénésie mon dos contre les troncs râpeux, dans un mouvement régulier et jubilatoire dont je sortais moulu et heureux, empli d'une douce torpeur.

Ils ont commencé mon dressage.

Ils m'ont enseigné à me tenir debout, face à eux, à faire des roulades, des cabrioles, l'andouille quoi. J'ai étudié la danse, au son du tambourin dont les échos métalliques résonnent depuis à l'intérieur de mon crâne.

J'ai appris à faire semblant de me battre avec mon « maître », à faire le mort.

Tous les jours recommencer les mêmes idioties.

Avais-je le choix ? J'aurais peut-être pu me défendre. J'aurais pu les écraser d'un seul coup de patte. Je n'en ai pas eu le courage, je n'ai pas su comment faire. La géométrie inéluctable du cercle vicieux de mon existence m'est alors apparue.

Je me suis habitué peu à peu.

Ma colère s'est émoussée.

Mes souvenirs se sont éloignés.

Les mêmes gestes chaque jour.

J'ai cessé de réfléchir, j'ai obéi aux ordres.

Cette volonté extérieure est devenue la mienne.

Je suis devenu las, sans envie, sans goût. J'ai oublié mon premier nom, celui de ma mère, de mes frères. J'ai oublié que je savais grimper aux arbres, nager, pêcher.

J'ai oublié que j'étais un ours. Je me suis changé en homme, un homme seulement un peu plus pataud, un peu plus lourd.

Et puis, je ne sais pas pourquoi, tout m'est réapparu. Au beau milieu de la foule, de leurs odeurs. C'est revenu comme une clameur différente. Une multitude de cris, d'images et d'odeurs ont envahi mon espace crânien, ont rebondi sur mes parois osseuses, se sont entremêlés, répondus, dans un échange incontrôlable.

À devenir fou.

Les souvenirs sont remontés, ont incisé le voile opaque de ma mémoire et ont jailli au premier plan, sur le devant de la scène, au milieu de cette place publique.

Ma mémoire s'est déversée.

Je l'ai vu s'approcher confiant et rieur, hautain et sûr de lui, conquérant et prétentieux dans sa toute puissance, pour le Baiser, le fameux Baiser de l'Ours.

Je me suis tourné vers l'homme, mon maître toutes ces années, celui qui m'a appris tout ce que je sais, tout ce que je suis, ce que je suis devenu.

J'ai senti une force juvénile redonner vie à chacun de mes muscles, j'ai entendu mon sang battre plus vite et taper dans mes veines. Mes articulations ont craqué mais je ne sentais plus la douleur, je ne sentais plus rien. Une colère aveugle a couru, effrénée, sur chacun de mes nerfs et mon squelette a enfin trouvé une volonté commune avec le reste de mon corps.

J'ai humé cette assemblée fébrile dont je sentais la tension emplir l'air d'un souffle commun et exalté.

J'ai revu les vignes à perte de vue, rangées sous le ciel assombri, les grappes de raisins gonflés, charge encombrante appuyée sur les sarments éprouvés par ce lourd fardeau.

J'ai entendu le bourdonnement des abeilles furibondes à cause de mon larcin.

J'ai respiré l'odeur familière et pleine de promesses de ma tanière ancienne.

J'ai couru à travers la forêt, j'ai senti mes pattes s'enfoncer dans la terre, mes griffes acérées lacérer la mousse à chaque enjambée.

Le vent a couru dans mon poil, la pluie a glissé sur mon corps frissonnant.

J'ai contemplé les yeux de mes proches, figés dans une caresse tendre, un sourire compatissant.

J'ai senti le froid cuisant de la neige.

J'ai entendu les fusils lorsque j'ai dévoré le visage de l'homme.

Partie 3
PEAU D'OURS, Aurore Gailliez

Il était une fois, un couple d'artistes qui vivait à Los Angeles dans une fastueuse villa inscrite sur toutes les cartes distribuées aux touristes contre quelques dollars. Au portail, deux ours, taillés dans un verre où dansait et explosait la lumière de Mulholland Drive, exhibaient leur ventre opulent. À l'intérieur, ce n'était qu'ornementations ultra modernes et photographies déroutantes.

Penny était une chanteuse vénérée ou détestée pour ses excentricités tels ses *happenings* dans des casses de voitures, des cours de motels. Ses apparitions s'apparentaient à des expériences. Ainsi, elle posa dans une robe de cristal rouge, énigmatiquement figée devant l'entrée du Chinese Theatre sur Hollywood boulevard, face à la foule maîtrisée par un important service d'ordre. Une autre fois, elle fit mine de déambuler, protégée par ses gardes du corps - l'expression ne fut jamais autant appropriée - sur le Walk of Fame, nue, la peau simplement enduite d'une onctueuse pellicule de chocolat au lait. Celle-ci fondant peu à peu au soleil constituait la métaphore de la fragilité d'une carrière, d'une vie... ou encore, le dévoilement public de l'âme dans l'éblouissement d'Hollywood. Créature à l'intelligence débridée, elle inspirait les écrivains et les couturiers.

John, acteur hors normes, jouait dans les *blockbusters* des studios et tournait pour les réalisateurs indépendants les plus audacieux. Il possédait la beauté affranchie du voyou, la sensibilité de l'artiste, la finesse du lettré. Son humanité le portait parfois à s'engager dans des luttes politiques. Sa désespérance le poussait follement au bord du gouffre, l'alcool aux lèvres, la cocaïne aux narines.

Chez John et Penny, les fêtes les plus baroques se succédaient. Celui ou celle qui obtenait le privilège d'y participer, pénétrait l'univers fantasmagorique et captivant d'une bohème de luxe.

Le couple avait recueilli un ours blanc maltraité par ses anciens propriétaires dans un zoo de San Diego. Pour lui, un spacieux espace vitré reproduisant l'environnement polaire avait

été conçu. Certains soirs, les convives se tenaient en rond à l'extérieur de la coupole. La bouche en cœur, une coupe de champagne à la main, ils tombaient sous le charme d'un ésotérique trio qui officiait à l'intérieur, dans la blancheur des glaces. Un dompteur vêtu d'une combinaison de velours ivoire, le regard enténébré par un fard charbonneux, se mouvait contre le flanc et entre les pattes de l'animal, tandis que Penny le visage nu, la silhouette enfouie dans une masse de fourrure pourpre chantait sans musique. Et sa voix perçait le ciel des anges.

À Hollywood et dans tous les États-Unis, on racontait que Bradley, le fils unique de la chanteuse et de l'acteur, âgé de 18 ans, emmitouflé dans un manteau rose pâle, se rendait chaque matin sur la factice banquise, pour y recueillir les dollars que l'ours produisait au lieu de déjections ordinaires.

Les jours s'écoulaient apparemment dans la plus heureuse des excentricités, mais John cheminant en funambule, fit promettre à sa reine de ne pas se remarier si lui, son roi, devait choir entre les bras de la faucheuse.

"Sauf si tu trouves un mec plus sexy, plus *borderline* et artiste, plus déjanté que moi."

Une nuit, on ramena son corps à la villa de Mulholland Drive. Sa Mustang s'était jetée à vive allure sur un palmier de Sunset Boulevard.

Plus d'*happenings*, plus de *shows* dans la bulle transparente. Les magazines *people* affichaient des clichés volés de la veuve, sans fards, les traits tirés, la silhouette dégradée par un jogging informe. Sa souffrance parut ostentatoire au public qui jugea que bientôt lui succèderait l'irrépressible désir de rencontrer le nouvel homme. En effet, Penny délaissa vite sa royale demeure afin de courir les collines de Los Angeles et les lieux les plus branchés d'Hollywood. On s'amuse sans excès, on couche avec quelques-uns, quelques-unes, on passe des jours et des nuits à partir à la découverte de l'homme nouveau. Mais

on ne rencontre pas plus séduisant et plus barré que le défunt mari.

Et puis, une idée folle éclata comme une bulle de champagne dans l'esprit égaré de Penny. Cet homme nouveau était à portée de main, sous son toit, délaissé, blotti dans sa douleur. Il se nommait Bradley. Sorti de son ventre, ce fils unique pouvait seul rivaliser avec son propre père. De perfides vipères laissèrent entendre à la scandaleuse mère que de telles noces pourraient à n'en pas douter être célébrées à Las Vegas.

Averti de l'effroyable projet de sa mère, le fils déjà chancelant depuis la perte de son père, chavira tout à fait. Son visage juvénile mais boursoufflé de chagrin devint alors la cible des paparazzis.

Un matin, ne sachant à qui confier sa détresse sinon aux joints et à la Bud light, Bradley s'en remit à son parrain, magicien au cirque du Soleil.

"Mon enfant, on n'épouse pas ses parents", dit-il, avant de lui conseiller d'écouter cette bouffonnerie et de la refuser, mais sans la contredire, simplement en la soumettant à d'extraordinaires conditions.

Ainsi, le jeune homme réclama à sa mère amoureuse, un *body* en tous points identiques à celui porté par Britney. Le lendemain, Bradley étincelait de paillettes bleu canard et sur ses épaules, ondulaient les plumes turquoise d'un minuscule boléro. Bien que se sentant exquis, il ne perdit pas son sang-froid et exigea le micro short façon écailles et le soutien-gorge aux bonnets figurant des *cupcakes* de Katy. La mère menaça d'introduire l'ours chez les couturiers si elle n'obtenait pas satisfaction... Bradley fut comme la jumelle de Katy jusqu'aux pointes de ses cheveux bleu électrique.

Vint l'ultime vœu : la robe en viande crue de Gaga. Les bouchers et stylistes s'activèrent, craignant de finir en boulettes dans la panse de l'ours.

Aucune frustration, tout était grandiose. Britney, Katy, Gaga...

Bradley, Vénus de Beverly Hills, enivré de lui-même, noyé dans toute cette beauté, était sur le point de formuler une nouvelle demande... Le célébritissime bustier à cornets de Madonna mais... "Exige à présent la peau de l'ours", lui conseilla vivement son parrain.

L'animal fut abattu sur le champ et Bradley se glissa dans sa peau à la profonde et douce fourrure blanche.

Puis, nu et fragile dans la peau de l'ours, une nuit il fuit le désir coupable de sa mère et arpenta longuement les collines, emportant dans une valisette Vuitton pendue à sa patte, ses cadeaux, hormis la robe en viande, périssable. De l'autre patte, dans une infinie féminité, il retenait sur son ventre un peu animal, les pans de fourrure, voiles encore voluptueux dissimulant à la fois sa virilité et son humanité. Engagé dans la peau de la bête, il était l'ours errant de Los Angeles, bon à caresser, bon à exterminer. La grosse tête ursine masquait son minois de gamin meurtri par ses parents: le père qu'il ne reverrait plus jamais et la mère vivante de cette vie dévorante, toute prête à l'engloutir.

Pour lui, l'ours qu'il chérissait avait été sacrifié. Bradley avait préféré sa mort à une union incestueuse. Tout au fond de lui, peut-être était-il véritablement un ours, un égoïste, une brute, malgré son goût affirmé pour la dentelle et les bijoux ciselés, la soie précieuse des dessous. Et si sa mère avait conçu l'ignoble projet de l'épouser, c'était peut-être parce qu'il méritait cette dégradation, lui qui pourtant rêvait de s'unir à un prince hollywoodien.

Sous les pattes blanches, les bras et les jambes tremblaient. Il crut s'évanouir. Alors, il se ressaisit. Il avait peur, voilà. Et dans cette peur, l'ours trouve sa force. Dans l'étuve de sa peau, pour ne pas flancher sous le soleil californien, pour tenir debout sur ses pattes, pour donner naissance à un sourire sous la masse de poils, il se répéta ceci comme un refrain: il ne faut

pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Il ne faut pas vendre la peau de l'ours...

Bradley avança pendant des jours, la faim au ventre, la vraie, celle qui tord l'estomac, et l'autre qui se suffisait à elle-même, et répandait en lui la sève vitale: il vivrait... en ours, s'il le fallait.

Son odorat s'était affiné. Il se souvint des poissons et des phoques jetés autrefois à son ami l'ours dans lequel il avait pris place. Il arpenta la forêt nationale d'Angeles où il n'y avait pas même de fausse glace. Il songea aux sommets enneigés de la Sierra Nevada, mais c'était trop loin, à l'est de l'état.

Bradley s'était toujours considéré comme une femme dans un corps d'homme, il était le fils que l'on voulait prendre pour mari, il pouvait bien être un ours brun travesti en ours blanc. Alors, il huma les proies qui lui étaient destinées et engloutit des baies, des fleurs, des herbes et se régala encore, des restes d'un petit cochon sauvage. Repu, jouissant de sa présence solitaire au monde, il se coucha, la peau déployée au soleil et fit un somme.

Au réveil, il lui sembla avoir dormi pendant toute une année. Les autres brutalement lui manquèrent tant, qu'en ours mal léché, il grogna, et la forêt résonna de son cri primitif et déchirant : " Putain de ta race ! Suis-je voué à vivre seul parce que je revêts ta peau ? Je suis un ours et je veux qu'on m'aime... quand même ! "

C'est ainsi que Bradley fit le chemin à l'envers. Retrouvé, un poisson entre les dents sur la plage de Malibu, on l'emmena à Disneyland où il pourrait divertir un public international.

Entouré de ceux de son espèce, il jouait d'indifférence face aux visiteurs, nageait, les poils souples comme des plumes pour épater les curieux. L'agilité de sa masse et son élégance fascinaient. Certains passaient un long moment à l'admirer. Parfois, il s'imaginait en ourson en peluche serré entre les bras des enfants. Parfois, il se voyait en ours en guimauve fondant

sur la langue des jeunes gens de son âge. Il se sentait vulnérable sous sa robustesse d'ours.

Pendant ce temps, un jeune scénariste travaillait à l'écriture d'un film de science-fiction : l'action se déroulait dans un monde envahi par le gel... métaphore du cœur glacé des Hommes. Les seuls survivants s'étaient métamorphosés en ours du fait de leur ancestral égoïsme. Mais cette épaisse fourrure leur permettait aussi de survivre.

Le scénariste venait observer les ours mais Bradley, Peau d'ours, était le mystère devant lequel il s'inclinait des heures durant. Bradley le voyait, rougissait sous les poils. Il sut alors que sous sa peau de bête, son cœur de jeune homme était encore capable de battre avec ardeur. Pour plaire à ce garçon, il lissait son pelage, se jetait voracement sur les poissons, accentuait la noire profondeur de son regard en plissant légèrement les yeux comme une jeune première, et malgré son poids, entraînait en harmonie avec l'eau. Subjugué, il se servait du poids de l'ours qui l'imposait auprès de son admirable visiteur. Et la beauté du mouvement invitait celui-ci à apercevoir l'innommée vérité sous la toison blanche.

Un soir, à la fermeture des portes, le scénariste se dissimula et parvint à rester dans le parc. Il assista à ce qui le rendit fou d'amour : Bradley, convaincu d'être seul comme d'habitude, au soleil couchant de la Californie, apparut sur son rocher. Les plumes du minuscule boléro de Britney caressaient ses épaules et son cou, les *cupcakes* de Katy enrobaient ses seins imaginaires. Et il dansait dans le silence, angélique et désespéré.

Le lendemain, le scénariste se renseigna :

" Quel est ce sublime jeune homme qui évolue avec les ours à Disneyland ?

- Ce n'est qu'une misérable créature, voyons, que l'on appelle Peau d'ours. "

Le scénariste n'écrivait plus, bloquant un projet très attendu. Il refusait de dire d'où provenait son mal. Il dormait et dormait encore; sous ses paupières Bradley dansait sans bruit.

Un matin, il exigea un *cheesecake* fait de la main ou de la patte, qu'importe, de Peau d'ours. Le gâteau fut réalisé par Bradley en joie, chantonnant du Madonna. Dans le *cheesecake* New York style, le jeune homme prit soin de plonger la bague choisie place Vendôme, à Paris, pour ses 18 ans. Le bijou heurta la dent du scénariste et fut dissimulé sous l'oreiller. Comme il continuait à dépérir et à ne plus travailler, les producteurs lui suggérèrent de se marier. Elles étaient nombreuses à le trouver exquis, aussi fondant qu'un *cheesecake*.

" D'accord, j'épouserai la personne au doigt de laquelle, cet anneau glissera sans difficulté. "

L'annonce se propagea dans Los Angeles, et comme l'on racontait que le diamètre de la bague était infime, les chirurgiens esthétiques furent assaillis de demandes d'affinements d'auriculaires. Dans le bureau défilèrent de jeunes actrices et d'autres moins jeunes mais qui ne s'étaient pas contentées d'un lifting du doigt. La bague n'alla à aucune d'entre elles.

On alla chercher le plantigrade. Une fois la bague passée à son doigt, Bradley, d'une ondulation d'épaules, jaillit de la peau d'ours, flamboyant, pailleté, les joues roses, intimidé et scandaleux. Le scénariste releva le visage de son bien aimé, devant les producteurs muets de surprise et d'émotion.

Le mariage eut lieu en présence de Penny corsetée dans une robe multicolore entièrement cousue de véritables papillons, et tenant le bras du magicien du cirque du Soleil.

Le jeune couple fit la une des magazines et vécut heureux, entouré d'une multitude d'enfants adoptés.

Bradley obtint un Oscar pour son rôle dans le film écrit par son mari, et dont le titre était *Peau d'ours*.

AUTEURS MOINS DE 18 ANS

Les trois nouvelles primées dans la catégorie Auteurs individuels de moins de 18 ans.

Partie 4
OURSON VACATAIRE, Clémence
Jamet

L'herbe sentait l'humidité, bien qu'il n'ait pas plu depuis plusieurs jours. Les relents d'humus et de sève couvraient presque tout. Cependant se détachait, comme en filigrane, l'odeur de l'homme. Lorsque la brise amenait sa caresse fraîche dans sa direction, elle était alors plus présente.

Cela ne dérangeait plus Luxbär. Il s'était habitué à cette senteur particulière, qu'il avait autrefois appris à craindre. Tapi dans l'ombre dense d'un buisson, une unique chose le préoccupait : en contrebas, une enfant jouait avec un ourson remarquablement petit, inanimé, ainsi que sont tous ceux qui côtoient les humains.

Les oursons vides étaient choyés tandis que lui n'avait plus personne. Comme tous les oursons qui naissent avec un jumeau, déclaré plus fort qu'eux, qui sont ensuite dédaignés et abandonnés. Cette injustice ne resterait pas, foi de Luxbär.

Il s'extirpa de dessous le buisson et, vigilant à n'être entraperçu de personne excepté des oiseaux qui pépiaient dans les branches, se faufila le long du parc. Dans son dos se déployait la forêt, mère protectrice aux bras feuillus. Le temps s'égrenait. L'ourson passait ses journées à observer les humains et à nourrir de la rancune à l'égard de sa mère.

Le soir tomba. Comme toujours lorsque la lune pointait son nez blanc, le parc était désert. Tiens, non ! L'un de ces minuscules oursons avait été abandonné, sur le dos, incapable du moindre mouvement. Luxbär regarda, inspira profondément. L'odeur des humains était omniprésente, mais il n'y avait personne en approche. Alors, ni une ni deux, l'ourson sortit de sa cache. Poussé par la peur d'être vu, il franchit l'espace le séparant de l'être inanimé en quelques secondes, puis regretta son empressement. Il avait été très bruyant. Quelqu'un l'avait peut-être entendu...

Après un bref instant d'immobilité - toujours aucun bruit en dehors des moteurs et le frissonnement des ailes des oiseaux -, il reporta son attention sur son homonyme de taille réduite. Ses yeux étaient inexpressifs, un sourire était figé sur sa face bicolore. Ses pattes étaient entièrement rondes, sans griffes. On eut dit un ourson prématuré congelé dans son sommeil - mis à part qu'il n'avait pas de paupières -, et Luxbär n'avait aucune idée de comment ce malheureux aurait pu se reposer.

Saisi de pitié, l'ourson heurta du museau l'autre comme pour le pousser à se ranimer. Il demeura étendu. Pas un souffle ne sortait de sa truffe trop dure, pas un battement de cœur n'agitait sa poitrine trop molle. Il n'était pas mort, c'était une certitude. Il n'était pas vivant non plus. C'était comme ces objets que laissent tomber les humains : des tubes, des boîtes, durs, mous, tous froids, avec une fonction peut-être, mais ni mort ni vivant. Mais construire un frère animal sur ce modèle, quelle horreur !

Luxbär recula. Son cœur battait vite. Des pas venaient !

- Va chercher ta peluche ! Dépêche-toi !

L'ourson attrapa son coéquipier inanimé et se réfugia entre les proéminentes racines d'un arbre. Il voulut se cacher mieux, galoper vers les buissons. Un mouvement à l'entrée du parc, une cavalcade, c'était trop tard ! L'ourson était tétanisé. Un gamin s'approcha, forçant sur ses petites jambes. Il pila tout essoufflé devant l'arbre.

- Fofó !

L'ourson inanimé ne se leva pas pour courir auprès de son ami. Luxbär retint sa respiration. Cette chose qui pulsait dans son corps jusqu'à le faire trembler parfois, cette chose elle-même s'était figée.

L'enfant réitéra son cri, inutile. Il ne voyait pas suffisamment bien afin de déceler sa peluche dans le noir, ni Luxbär tapi entre les racines. Il se faisait aussi petit qu'il le pouvait, se sentant aussi exposé qu'en plein jour, face à un aigle.

Mais il sentit sa chance.

S'avança.

Le petit garçon ne hurla pas.

- Bonjour, dit-il.

- Bonjour, répondit Luxbär.

Et comme il avait foi en cet humain non effrayé, comme il avait tant envie d'être compris, il fut compris.

- J'ai perdu mon Fofó, gémit l'enfant.

- J'ai perdu ma mère, rétorqua l'ourson. Je peux rester avec toi ? Je pourrais le remplacer.

Le petit humain considéra l'animal.

- Mais mes parents vont s'apercevoir que tu n'es pas Fofó.

- Tu crois ?

Soit Luxbär oubliait que les sens des humains étaient moins développés que les siens, soit il les sous-estimait.

- C'est vrai qu'ils se fichent un peu de Fofu... C'est d'accord. Viens dans mes bras.

Le garçon enroula ses bras autour du corps de l'ourson, le souleva. Tout du moins, pas un de ses muscles ne se tendit vers ce but. Malheureusement, la masse de l'animal n'avait pas été prise en compte. L'enfant lui en fit la remarque. Il fut convenu que l'ourson marcherait dans l'ombre, jusqu'à la maison. Là, la fenêtre serait ouverte et il grimperait dans la chambre.

Ainsi fut fait. Le père n'y vit que du feu, tirant la main de son fils derrière ses grands pas. Luxbär n'eut pas plus de difficulté à les suivre discrètement qu'à se glisser dans la chambre de l'enfant. Celui-ci disparut un certain temps, pendant lequel l'ourson tourna en rond. L'endroit sentait l'humain et quelques autres odeurs chimiques propres aux hommes, comme la lessive. Des bruits métalliques résonnaient à travers le mur, et des conversations étouffées. Pas un brin de vent ne traversait les murs, plus durs et lisses que les troncs des arbres. Le ciel était invisible, et la lumière inhabituelle. C'était oppressant.

Suivant la consigne de l'enfant revenu, Luxbär voulut se glisser dans le lit.

- Stop ! s'écria le petit. Tu es mouillé ! Et des feuilles sont accrochées à ta fourrure...

Patiemment, chaque élément intrusif fut retiré, et les épais poils bruns frottés dans une serviette.

- Ah, j'ai mal aux bras...

Épuisé, le garçon se faufila dans son lit, suivi par l'ourson. Le matelas était plus moelleux qu'un lit de feuilles de chênes, et les draps plus doux que ces feuilles.

- Ah ! Pousse-toi ! Tu prends toute la place !

- Mais, je vais tomber !

À force de remuer, ils trouvèrent finalement une position confortable.

- Ce que tu peux être gros...

Ce soupir blâmait également l'haleine pestilentielle de l'ours. Cependant l'enfant ne voulait pas trop en rajouter, et il était frigorifié ; la présence de l'animal réchauffait les draps jusqu'à les brûler.

Très tôt le matin – alors que l’aube éclairait à peine le ciel –, Luxbär s’éveilla.

- J’ai faim.

Il se sentait patraque, pas à sa place – comme s’il avait volé quelque chose. Il réveilla involontairement l’enfant, qui sentait plus la sueur que la veille, et moins la fraîcheur. Il ne comprenait pas ce que le garçon reprochait à son haleine. Il avait toujours eu la même. Et le souffle de ce petit humain était identique au sien – ce qui n’était certes pas le cas l’autre jour. En outre, il avait beau dire, il prenait beaucoup de place sur ce petit espace surélevé.

- Une peluche n’a pas faim, grommela le garçon.

- Je ne suis pas une peluche ordinaire.

Le borborygme suivant fut incompréhensible. Il se leva cependant et revint plus tard, un morceau de pain à la main.

- Quoi ? Mais je ne vais pas manger de la nourriture pour canards !

- C’est ce que je mange au petit-déjeuner, et Fofu a toujours mangé la même chose que moi.

Énième soupir de Luxbär, qui se résigna. Après tout, mieux valait un foyer avec du pain que la solitude et des baies humides ! Cela méritait quelques sacrifices...

Le pain fondait trop rapidement dans la gueule, et croustillait d’une drôle de façon. Des miettes volaient lorsqu’il mâchait.

- Il faut ensuite que tu restes assis sur mon lit, à m’attendre.

- Quoi ? Mais tu ne m’emmènes pas avec toi ?

- Non. Seulement le samedi, quand je vais au parc. Je suis en grande section de maternelle, je suis suffisamment grand, je n’ai pas besoin de peluche à l’école.

- Mais je vais m’ennuyer !

- Je serai là le soir.

- Et la journée ? Que vais-je faire ?

- Ben... rien...

- Quelle vie affreuse que la vie de peluche !

Et ses paroles ressemblaient de plus en plus à un grognement.

- Fofu était bien plus sympathique que toi !

- Ah, encore Fofu ! Tu n’as que ce mot à la bouche ! Alors qu’il ne pouvait ni bouger, ni parler, ni manger ta

nourriture pour canards ! Je veux bien faire des sacrifices, mais cette fois, c'est trop fort ! Petit humain, tu ne vaud pas mieux que tes grands semblables. Tu ne penses qu'à toi et tes malheurs, sans savoir regarder au-devant de toi ! Crois-tu que j'ai une vie aussi paresseuse que la tienne ? J'ai été abandonné en faveur de mon frère, car il était plus fort que moi. Je suis seul, et si l'on ne fuit pas devant moi, c'est pour me blesser !

Le gamin paraissait terrorisé. L'ourson poussa un dernier cri et c'était un cri-d'ours, incompréhensible, furieux, plus clair que n'importe quelle parole humaine. L'enfant ouvrit précipitamment la fenêtre, les pupilles noires le poursuivant, et elles se ruèrent à travers l'issue.

La famille revint au parc, exceptionnellement, sur les instances du garçon. Il avait quelques regrets, vagues, sans savoir s'ils concernaient la perte de Fofu ou la désillusion de son remplaçant.

Luxbär était tapi sous les broussailles. Il dissociait de l'odeur globale des hommes la senteur particulière de la famille, teintée de jasmin. D'autres flânaient dans le parc. De jeunes couples traînaient amoureusement la jambe, une poussette parfois devant eux. Mais ce monde-ci n'intéressait plus Luxbär. Les humains n'étaient pas que des tueurs d'ours, il le réalisait désormais.

Il se retira, veillant à demeurer invisible. Les peluches n'étaient en rien enviées, choyées puis délaissées en douceur au fur et à mesure de la croissance des petits hommes. Son frère deviendrait certes un grand ours, mais lui survivrait, et ses sens se développeraient bien plus tôt, bien plus vite. Et un jour, il le battrait.

Partie 5
MON HISTOIRE D'OURS, Elsa
Muller

Voilà mon histoire. Tout a commencé dans un petit magasin de jouets. C'est là que je suis né, si on peut appeler ça naître, des mains agiles de Marie, la propriétaire de la boutique. Du tissu, du plus doux qui existe, du fil incassable, une paire de boutons, des ciseaux et, bien sûr, le savoir-faire de Marie et voilà un être de plus sur cette planète déjà bien remplie. Dès que Marie m'eut fini, elle me déposa sur une des étagères débordantes de peluches de toutes sortes. Je me pris bien vite d'amitié avec une girafe et un ours qui faisaient deux fois ma taille. Elle était drôle et n'avait que quelques semaines ; il était timide et était là depuis des années. Malheureusement, un jour, Marie décida de mettre de l'ordre dans tout ce bazar et je fus séparé de mes amis par plusieurs étagères.

C'est à ce moment-là que je rencontrai Rose, une magnifique poupée russe. Dès que je l'eusse vue, je savais qu'elle était faite pour moi. Nous nous entendions à merveille et restions collés du matin au soir. Elle me racontait plein d'histoires, avec sa voix si claire, et nous riions ensemble. Parfois, elle me racontait sa création, du petit gland qui devint un grand chêne à la touche finale de peinture de ses yeux qui leur donnait tout leur charme. À chaque phrase, j'ouvrais grand les yeux et je faisais ma bouche toute ronde pour qu'elle voie à quel point j'étais émerveillé d'écouter ses histoires. D'autres fois, elle me faisait fermer les yeux pour « mieux écouter les bruits qui nous entourent et savoir apprécier chacun de ces sons tous si particuliers » comme elle me disait. Puis, elle m'avait gentiment conseillé : « Choisis un son, celui qui te plaît le plus au monde, et souviens-t-en toute ta vie. Comme ça, si un jour, il ne te reste plus rien, tu pourras fermer les yeux et te souvenir de ce bruit qui t'est si cher. » Cette fois-là, j'ai fermé les yeux et j'ai bien écouté le son de sa voix et je me suis dit que c'était ça le bruit qui me plaisait le plus au monde.

Nous étions heureux et n'appréhendions rien. Le tintement de la cloche qui prévenait l'arrivée d'un client me faisait sursauter et le bruit assourdissant de l'horloge à chaque heure m'était désagréable. Mais j'avais appris grâce à Rose à apprécier chacun de ces sons qui nous entourent. Le bonheur a toujours une fin... et cette après-midi-là le tintement de la cloche, qui me faisait pourtant maintenant sourire, marqua la fin de notre bonheur. Le client, un homme d'une trentaine d'années,

franchit le seuil de la porte, salua Marie qui devait être une bonne connaissance, et s'approcha de l'étagère sur laquelle nous nous trouvions. Je me souviens encore du bruit de ses lourdes bottes. Il nous regarda tous les uns après les autres. Son regard s'arrêta sur moi. Il eut un léger sourire puis il m'agrippa de sa grande main pour m'enlever. Je jetais un dernier regard vers Rose en signe d'adieu. Je comprenais parfaitement ce qui m'arrivait : ce client allait m'acheter. Je n'avais jamais songé que Rose ou moi pouvions être séparés par l'achat d'un client, que ce tintement de cloche qui nous était familier pouvait nous être fatal. Mon bonheur était en train de s'évaporer en quelques secondes, juste le temps d'un regard vers Rose pour lire dans ses yeux que nous ne nous reverrions jamais.

Je me retrouvai dans une boîte carrée, sûrement un paquet cadeau. Il faisait noir. Noir d'après mes yeux mais surtout noir d'après mon cœur.

L'endroit où j'étais était si petit que je pouvais toucher les quatre murs en même temps. J'attendis longtemps dans cette boîte. Je pensais à Rose et à ce qu'elle m'avait dit. J'ai fermé les yeux. Sa voix résonnait dans ma tête : « Si, un jour il ne reste plus rien, tu pourras fermer les yeux et te souvenir de ce bruit... » Une larme roula le long de ma joue pour s'écraser contre la paroi de carton de cette prison.

Soudain, on prit la boîte et j'entendis des bruits de portières de voitures : nous étions arrivés chez l'homme. Tout se passa très vite, il rentra, parla à une femme (en tout cas la voix que j'entendais semblait être celle d'une femme) puis, l'homme s'écria : « Bon anniversaire mon grand ! » Je fus secoué pour passer des bras de l'un à l'autre. Puis, il y eut un grand éclair de lumière, le couvercle avait été soulevé. Mes yeux n'étaient pas encore habitués à la luminosité de l'endroit et je ne pus rien voir d'autre que ce faisceau blanc. Petit à petit, je distinguais la tête d'un jeune garçon, sûrement le fils du monsieur qui m'avait amené ici. D'un coup, il me saisit dans ses bras et me porta en l'air. J'eus un frisson : les ours en peluche comme moi ne sentent heureusement pas la douleur, mais ils ont un vertige abominable. Je voyais le sol s'éloigner de moi à grande vitesse, je perçus à peine la voix du petit garçon si lointaine : « Ouah ! Comme il est beau ! Merci papa ! » Puis, tout devint noir : je m'étais évanoui.

Lorsque je repris mes esprits je me trouvais dans une petite chambre aux murs bleu clair. J'étais posé sur une petite commode en bois. En face, il y avait un lit pour enfant recouvert d'un drap blanc. Des jouets étaient éparpillés un peu partout. Des posters de personnages de bedés célèbres et des dessins sans doute faits par le garçon dont j'étais le cadeau d'anniversaire, étaient affichés sur les murs. Il y avait aussi une armoire avec des autocollants en forme d'avions. Et, sur cette armoire, un grand calendrier, ce genre de calendrier où il faut arracher une page chaque jour, affichait le « mardi 29 octobre 2013 ».

Le garçon entra dans sa chambre et m'emporta avec lui dans le salon « pour que tu vois mes autres cadeaux » m'avait-il murmuré. Dans le salon se trouvaient la mère et le père de l'enfant. Ils avaient un grand sourire et tenaient des cadeaux dans les mains. Les cadeaux déballés, la mère se tourna vers son fils et lui demanda : « Alors Paul, ils te plaisent tes cadeaux ? », « Oh oui merci ! » répondit-il les yeux pleins d'étoiles.

Les jours passaient et je commençais à m'habituer à cette nouvelle vie. Paul, puisque c'est ainsi qu'il s'appelait, ne se séparait presque jamais de moi et me racontait sans arrêt les histoires de son école. J'avais un peu appris à lire avec lui lorsqu'il faisait ses devoirs. Je ne pense pas qu'il croyait vraiment que je l'écoutais et que je comprenais tout ce qu'il me disait. Je devins ami avec ses autres peluches mais je savais que je ne trouverais jamais quelqu'un comme Rose. Ma vie était assez tranquille malgré les quelques fois où Paul me jetait en l'air et où je m'évanouissais aussitôt. Les vacances de Noël arrivaient à grands pas et la neige avait recouvert d'un voile blanc le jardin. Paul avait souvent invité des copains chez lui et ils étaient tous gentils avec moi. Sa grande sœur Adèle aussi, avait toujours été gentille avec moi.

La veille de Noël, la maison était magnifiquement décorée et les bougies créaient un espace chaleureux. La mère du garçon avait préparé un succulent repas et une belle table. Paul était plus heureux que jamais et il était vite allé se coucher « pour que demain arrive plus vite ». Le lendemain, une vingtaine de cadeaux avaient été déposés au pied du sapin. Il y en avait des grands et des petits, des roses pour Adèle, des bleus

pour Paul. Quand tout le monde fut réveillé, ils commencèrent à ouvrir les cadeaux. Dans les paquets se trouvaient un camion, de nouvelles peluches, des instruments de musiques, des décorations pour la chambre du garçon... Dans les paquets d'Adèle, il y avait une cuisinière miniature, des livres, un kit pour faire des chocolats, des poupées, un déguisement de fée... À la fin, il ne resta plus qu'un petit paquet rose et rond. Adèle l'ouvrit et en sortit une magnifique poupée russe qui avait de très beaux yeux. Mon cœur fit un bond. Je la reconnus immédiatement : Rose, ma Rose.

La voix de Paul me tira de mes pensées : « C'est marrant, on dirait que mon ours est amoureux de ta poupée ! » Adèle rigola puis s'exclama : « Si on les mettait tous les deux sur la commode de l'entrée ? Ce serait rigolo un ours et une poupée amoureux ! » Les parents rigolèrent aussi et approuvèrent l'idée de leur fille.

C'est ainsi que Rose et moi reposons depuis de longues années sur la commode avec nos sourires complices, indices d'un bonheur parfait.

Partie 6
LE GRAND MONDE, Louis
Merian

L'ourse ressentait maintenant le besoin urgent de trouver ce qu'elle recherchait. Depuis deux semaines, elle était traversée par des sensations nouvelles et inconnues, et espérait trouver au plus vite une tanière pour s'y reposer. Son compagnon, un grand ours brun, l'accompagnait. Enfin, par un matin froid, elle entra dans une grotte de taille moyenne, s'allongea dans la pénombre, et s'endormit, épuisée. Quelques semaines après, au retour d'une chasse fructueuse, l'ours entendit des petits gémissements et des bruits de succion. Intrigué, il alla au fond de sa tanière et découvrit une petite boule de poils fragile, qui s'avérait incapable d'ouvrir ses yeux. Pour les deux ours, c'était une expérience toute nouvelle, car ils n'avaient jamais eu de petits. Cependant, l'ourse possédait une sorte d'instinct maternel, qui la dirigeait et la guidait afin qu'elle ne soit pas totalement prise au dépourvu par cette première maternité.

Étant resté serré contre ma mère pendant plusieurs semaines, je ne m'étais pas encore habitué à ses absences. Son odeur me collait à la peau, mais, je sentais qu'elle n'était pas là. J'étais, en plus, tout seul. Depuis peu, j'avais réussi à mettre des images sur mon univers. Dans mon univers, il faisait bon, mais c'était plus sombre que le mur très clair au bout de mon univers. Il ne me faisait pas peur, mais je n'osais pas m'approcher. Je m'étais abimé le museau en essayant de passer à travers les parois plus sombres. Ce qui m'intriguait et me fascinait tout à la fois, c'est que mes parents possédaient la faculté de passer au travers de ce mur de lumière. Chaque fois que je m'approchais, j'entendais des bruits inconnus qui me paralyaient. Ma mère me rattrapait chaque fois que je tentais de sortir et grondait doucement, pour me dissuader de cette idée.

Pourtant, un jour où mes parents étaient tous les deux partis chasser, le désir de liberté, un nouveau sentiment qui me poussait vers l'avant, l'emporta sur le reste, et je m'approchais de cette paroi anormale. M'attendant à heurter un mur, j'avançais avec précaution vers cet obstacle. Mais, à la différence des autres parois où je m'étais cogné, celle-ci paraissait se résorber au fur et à mesure que je progressais. La paroi semblait être faite d'une matière inconsistante. Au bout d'un moment, j'arrivais de l'autre côté de la paroi lumineuse : c'était éblouissant, plus lumineux que jamais. Je restais les yeux plissés au maximum, essayant de m'habituer à cette lumière aveuglante ;

puis, une fois mes yeux accoutumés à cette inhabituelle luminosité, je m'appliquais à détailler ce paysage en tous points différent de celui que j'avais connu jusque-là. Je m'avançais, avec encore plus de précaution, jusqu'au bord d'une petite corniche. N'ayant jamais marché sur un terrain autre que le terrain plat de ma caverne, j'avançais d'une démarche que je voulais assurée, et d'un seul coup, je ne ressentais plus de sol sous mes pieds. Je fus d'abord surpris par cette nouvelle impression de flotter, puis, l'instant suivant, une sensation fulgurante me traversa. Je me rendais compte que j'étais en train de faire connaissance avec le monde. Aussitôt après, je me relevais et repartais à la découverte de cet environnement inconnu. Au fur et à mesure que j'avançais, je m'appliquais à prêter l'oreille à tous les sons, à les relier aux images que me procuraient mes yeux et à les joindre aux sensations que je découvrais. Très vite, je distinguais deux catégories parmi les éléments qui m'entouraient : les vivants, qui, comme moi, bougeaient, et ceux qui restaient immobiles. Au cours de mes aventures, j'appris, à mes dépens, à faire la différence entre les surfaces sur lesquelles on pouvait marcher à coup sûr, et celles où l'on ne pouvait pas. Peu de temps après ma chute, je me dirigeais vers une surface qui avait la couleur du ciel, et qui me semblait remuer. Prudemment, je fis un petit bond pour aller dessus. La surface se déroba sous mes pieds pour se refermer au-dessus de moi, et m'engloutit totalement. Ajouté à cela, dès que j'essayais de prendre une bouchée d'air, seule cette matière liquide dont était faite la surface me remplissait la bouche. Je luttais pour sortir, mais le liquide commençait à me brouiller les sens, et ma vue se couvrait de noir. Puis, soudain, je sentis quelque chose me saisir par la peau du cou et m'arracher à ce cauchemar. On me lança sur une surface dure, mais je n'eus pas le temps de reprendre mes esprits que je vis la tête en colère de ma mère. Elle me lança des grognements qui trahissaient plus l'inquiétude que la colère. Puis, très vite, les sermons et les reproches laissèrent place aux joies des retrouvailles, et elle entreprit de me lécher pour me sécher en me murmurant de doux grognements apaisants. Ce fut le bilan de ma première journée dans le Grand Monde.

Pourtant, le lendemain, je décidais d'y retourner. Je me dirigeais vers les sous-bois. Je me faufilais entre des énormes

colosses au corps marron et aux multiples bras verts. L'un d'eux avait un gros trou à l'intérieur, rempli d'une substance couleur de soleil et aux multiples parfums et qui avait l'air extrêmement bon. Je glissais la patte à l'intérieur, j'en pris, et je me laissais tomber sur mon derrière. Dès la première gorgée, je sus que j'avais découvert ce que l'on appelait : le liquide du soleil. Très fier, je le ramenais chez moi et le dégustais tranquillement dans ma caverne.

Le jour suivant, dans la forêt, je flairai les broussailles en quête de découvertes, mais j'entendis un son d'une ampleur terrifiante, sec et sourd. Horrifié, les tympan bourdonnants, je me mis à courir, la vigueur améliorée par la terreur. Autour de moi, des formes se déployaient pour m'encercler. Puis, d'un seul coup, je stoppais net. Trois formes de vie semblables se dressaient devant moi, debout sur leurs pattes arrière, tenant une sorte de bâton dans leurs pattes avant. Ils paraissaient chétifs, bien qu'ils soient un peu plus grands que moi, mais une sorte d'aura de commandement et de domination émanait d'eux. Je commençais à gronder et me préparais à leur sauter dessus pour les impressionner, mais l'un d'eux pointa son bâton sur moi, et j'eus juste le temps d'entendre le son terrible, avant de m'affaisser lourdement sur le sol, la vue brouillée et noire.

Ma première image fut celle d'une couleur qui remplissait tout l'espace de champ de vision, la couleur du lait maternel. Je vis entrer une des créatures qui m'avait capturé. Il apportait avec lui un amas d'ustensile, ainsi qu'une sorte de petit soleil qui éclairait la pièce. Je voulus m'enfuir, mais mes pattes refusaient de bouger et de m'obéir. La créature arborait une expression moqueuse, et je crus qu'elle allait me tuer. Les yeux fermés, j'attendais, l'air brave, un ultime coup qui ne vint pas. À la place, je ressentis comme une douce onde apaisante, et je perdis encore une fois connaissance.

Cette fois, je me réveillais dans un espace forestier, au sol recouvert d'herbe et de mousse. Au centre se trouvait un grand rocher. L'endroit paraissait calme, mais l'air apportait à mon museau des odeurs insolites. L'odeur des Créatures ! Je commençais à me promener pour examiner la superficie de cet espace, lorsque je vis une cavité légèrement camouflée. Au fur et à mesure que je m'approchais, je ressentais des présences, et

des odeurs semblables à la mienne. En effet, je découvris que la cavité abritait deux ours ! Au cours des semaines qui suivirent, je me familiarisais avec eux et j'appris que je me trouvais dans un parc où les Créatures exposaient les autres espèces qu'ils avaient capturées. Je commençais à m'habituer à cette vie en captivité, jusqu'à ce qu'un jour, les Créatures ramenèrent une jeune ourse qui avait environ mon âge.

Elle était endormie et je jugeais bon de la laisser se réveiller toute seule. Lorsqu'elle eut repris ses esprits, elle paniqua, ne sachant plus où elle était, et resta distante quelques jours. Puis, rassérénée, elle me raconta comment elle était arrivée là. Pendant plusieurs jours, nous nous rapprochâmes l'un de l'autre, conversant sur nos brides de vieux souvenirs, repensant nostalgiquement à notre liberté perdue.

Ce fut finalement elle qui nous décida à nous échapper. En nous promenant le long des grandes barrières qui délimitaient notre territoire, nous avions repéré, camouflée derrière un gros massif végétal, une petite brèche dans les barrières. Jour après jour, à chaque passage, discrètement, nous élargissions la brèche. Un beau jour, l'ouverture fut assez grande pour que nous puissions passer dedans. Le moment de passer à l'action advint une nuit. Sans un bruit, nous nous glissâmes dans l'ombre, l'oreille aux aguets, les sens en alerte, et nous passâmes par la brèche. Le parc jouxtait presque la forêt, et nous n'eûmes qu'une petite traversée à faire dans le territoire des Créatures. Pourtant, alors que nous marchions sur une surface lisse et noire, un monstre aux yeux lumineux, nous fonça dessus dans un grognement terrifiant. J'eus juste le temps de me jeter sur mon amie la clouant sur l'autre côté de la surface noire, hors de danger. Le reste de notre expédition se déroula sans histoires. Une fois en sécurité, nous nous dîmes adieu, et nous partîmes chacun de notre côté. Mais, je ne puis m'éloigner davantage, et, sans savoir pourquoi, je rebroussai chemin pour aller la retrouver. Alors que j'atteignais le lieu de nos adieux, je la vis, elle aussi étant revenue sur ses pas pour me retrouver. À ce moment-là, je compris que j'étais lié à elle pour toujours.

À ce moment-là, je sortais de ma transe. Je me souvins : j'étais en train de tester un nouveau jeu vidéo créé par un ami

qui le disait « révolutionnaire ». Aussitôt, je déclarai, en me tournant vers mon ami :

- Épatant ton nouveau jeu, Pat', ainsi que ton idée de créer un jeu où le joueur est directement dans le corps du personnage qu'il incarne. Cette année, c'est toi qui va être en tête des ventes de jeux vidéo avec Le Grand Monde !

AUTEURS EN CADRE SCOLAIRE

**Les trois nouvelles primées dans la catégorie Groupes
scolaires / Collèges.
Avec la collaboration de l'Académie de Toulouse.**

Partie 7

UN AMOUR D'OURS, Travail collectif de la classe de sixième 3 du Collège Pierre et Marie Curie, Le Fousseret : Anne-Juliette Auffray, Manon Bañuls, Gabriel Basso, Camille Bourdeil, Frédéric Bruned, Anthony Cadet, Tom Cagnac, Lilas Delaplanque, Jonathan Delourtioux, Valentin Dousin, Lucie Durrieu, Laura Dutilh, Marjorie Larrey, Eve Lemasson, Camille

Il était une fois un ourson se prénommant Bouxi. Il aimait une fiancée ursidé, très gentille et douce, qui s'appelait Étoile. Sa bien-aimée était ravissante, c'était même la plus belle du monde.

Tous les matins, il allait chercher le miel de ses chères petites abeilles, avant d'arroser ses arbres fruitiers, puis il partait pêcher ses poissons à la rivière ; ces activités lui permettaient de vendre ses produits frais au marché. Bouxi voulait être riche pour faire plaisir à sa promise, lui offrir des présents et organiser un mariage de rêve. Ils vivaient une vie tranquille mais dans leur région pyrénéenne, depuis fort longtemps, circulait une rumeur d'homme à homme : il y avait soit-disant un petit ourson qui était couvert d'un pelage magique ; les chasseurs croyaient que cette peau d'ours pouvait donner l'immortalité à tout être vivant qui la possédait et la revêtait. Ils espéraient tous trouver l'animal qui la portait pour s'en emparer et devenir résistants et invincibles...

Comme tous les soirs, les deux oursons amoureux s'étaient donné rendez-vous pour dîner ensemble dans la forêt. Étoile était arrivée depuis quelques minutes, elle faisait les cent pas, tournait autour d'un arbre puis s'y frottait frénétiquement le dos, pour vaincre son impatience... Il lui tardait que Bouxi arrive et elle avait très faim !

Quand l'ourson arriva en courant, il crut être le premier, se disant qu'Étoile était encore une fois en retard ! En effet, la fiancée n'était plus là. Plus les minutes passaient et plus Bouxi était fâché. Il commençait en même temps à se poser des questions. Où était-elle passée ? Au bout d'une heure, il faisait déjà nuit et froid ; Bouxi était épuisé par sa journée de travail et il finit par s'endormir au pied d'un arbre.

Le lendemain matin, il fut réveillé très tôt par les chants d'oiseaux mais aussi par l'inquiétude ; peut-être qu'Étoile ne l'aimait plus et qu'elle était partie dîner avec un autre ourson ? Il sentit la jalousie l'envahir, puis il pensa aussi que des braconniers avaient aussi pu la capturer. Il chercha et chercha encore Étoile mais en vain : pourquoi l'avoir enlevée ?... Il se rappela tout à coup de la légende de la peau magique qui circulait dans la région ; il fallait à tout prix retrouver et sauver

l'Étoile de son cœur !

Bouxi, bouleversé, choqué, par cette disparition brutale, chercha l'oursonne encore et encore dans la forêt, pleurant de rage, grognant de douleur. Au fur et à mesure que le jour déclinait, il s'enfonçait un peu plus dans les profondeurs des bois, ne sachant où aller. À la tombée de la nuit, il rassembla un tas de feuilles et s'y coucha. Sa lutte contre le sommeil ne fut pas bien longue ; bientôt le sommeil le gagna. Dans la nuit, un hullement perçant l'arracha à ses rêves noirs et agités. Deux gros yeux jaunes l'observaient fixement. Un grand hibou l'observait. « *Tu es Bouxi, lui dit-il, un ourson du village. Tu cherches Étoile, ta fiancée qui a été kidnappée par des braconniers, mais par chance, je connais le moyen de la sauver : tu dois trouver les douze clefs qui ouvriront la cage où elle est retenue prisonnière. Suis la Grande Ourse elle te montrera le chemin. J'ai en ma possession deux de ces clefs. Je te les donne.* »

Bouxi repartit, décidé à tenter l'aventure. Au crépuscule, au détour d'un chemin boueux, il aperçut une sombre silhouette : « *Bonsoir mon jeune ami, je suis le mage noir. Je sais que ta peau est magique et qu'elle rendra immortel celui qui s'en vêtira.* » Et tirant de sa cape un sceptre maléfique, il jeta un sort d'un geste brusque en sa direction, laissant tomber un trousseau de clefs. Le sortilège s'empara alors des pattes de l'ourson et le fit avancer vers une direction inconnue.

Le sentier qu'il emprunta le mena jusqu'à une grotte fermée par une lourde porte de bois qui s'ouvrit à l'entrée de l'ourson. Elle claqua derrière lui et l'enchantement s'évanouit. Venant de l'obscurité, Bouxi entendit de lourds pas qui faisaient trembler le sol. Surgirent alors deux immenses ogres aussi hauts que des montagnes ; étrangement, ils portaient chacun aux oreilles des clés dorées qui paraissaient minuscules. Essayant d'attraper l'ourson en chargeant comme des bêtes en furie, ils se cognèrent la tête et s'évanouirent. Bouxi s'empara des clés semblables à celles que lui avaient données le hibou.

Revenant sur ses pas, le jeune plantigrade posa la patte sur un objet solide, froid et brillant et il se rendit compte que c'était le trousseau de clés que le Mage Noir avait fait tomber. Puis, assommé de fatigue, l'ourson s'allongea sur le dos, sous un arbre, satisfait de sa quête. Il leva la tête vers les étoiles et

vit un magnifique cheval ailé blanc comme la neige. L'animal descendit pour rejoindre l'élu à la peau magique. Il déposa sans un mot deux clés blanches et pailletées ornées de pierres précieuses. Bouxi, comblé, s'endormit paisiblement.

Le lendemain, notre petit héros continua ses recherches à travers la forêt. Désespéré de ne pas avoir trouvé les clefs manquantes, tenaillé par une terrible faim d'ours, il décida d'aller pêcher quelques poissons dans la rivière toute proche. Il se percha sur un rocher au milieu du courant et d'un seul coup de patte, il captura un superbe poisson de belle taille. Au moment de le dépecer, émerveillé, il découvrit dans ses entrailles deux petites clés. Sa pêche était vraiment miraculeuse : il était maintenant en possession des douze clefs pour sauver sa fiancée Étoile !

Bouxi se creusait désespérément la tête : comment allait-il utiliser douze clés pour une seule cage ? La nuit commençait déjà à tomber, le petit ourson cherchait toujours une solution, quand il entendit pour la seconde fois un hululement : une plume d'argent descendit doucement d'un arbre. Il se souvint alors du hibou aux yeux jaunes qu'il avait rencontré au début de son périple, dans la forêt proche de chez lui. La voix de l'oiseau retentit alors :

« *Tu dois décoder un message pour assembler les clés et sauver ta fiancée.* »

Il essaya de décoder le message mais c'était plus difficile que ce qu'il imaginait. Cette nuit-là, l'ourson ne ferma pas l'œil et au lever du jour, il n'avait toujours pas trouvé le code des passe-partout ; il commençait à désespérer. Il se demanda alors si le hibou avait dit vrai : le volatile n'était-il pas un allié des braconniers ? Peut-être un traître ? Fatigué par une nuit sans sommeil, il s'effondra dans l'herbe. Couché au milieu de la prairie pour essayer de s'assoupir, il se mit à regarder les nuages en cherchant des formes. Aussitôt des lettres se mirent en place sous ses yeux. Il lut à voix haute : LA GRANDE. Motivé par cet indice, il se remit sur ses pattes et observa attentivement les clés. Sur la première, deux lettres d'or étaient gravées : L. A.

Il trouva une idée de génie : il prit six des clés et les assembla pour faire le mot marqué sur le nuage. Mais il lui manquait toujours cinq clés pour réussir à résoudre l'énigme.

Il pensa à la phrase du hibou : « *Tu suivras la Grande Ourse.* » Et là : le déclic ! Il commença à reconstituer le code : LA-G-R-A-N-D-E-O-U-R-S-E.

Bouxi s'empara des douze clés et fila à toutes pattes en suivant la direction que lui indiquait la Grande Ourse. Il arriva bientôt devant une vieille maison abandonnée mais protégée par des gardes. Il se demandait comment sauver Étoile retenue par les braconniers depuis ce qui lui semblait être une éternité. Les gardes, pour le petit ours, avaient l'air énormes et menaçants, pareils à des ours adultes.

Tout à coup, notre ourson vit s'approcher une charrette pleine de peaux d'ours, tirée par deux congénères. Il se glissa à l'intérieur du chargement et pénétra ainsi dans un hangar où étaient stockées toutes les peaux. Il aperçut alors sa fiancée dans sa prison, à moitié cachée par un amas de pelages ; grâce au code qu'il avait découvert, il put ouvrir la porte et libérer Étoile !

Les deux amoureux repartirent dans la forêt, poursuivis par les braconniers qui s'étaient aperçus de la manœuvre des deux plantigrades. Se dissimulant derrière de gros buissons, ils purent tranquillement rejoindre ensuite leur tanière quand les chasseurs d'ours furent passés sans les voir, courant partout sans réfléchir, comme des fous.

On raconte depuis ce jour-là qu'ils eurent une vie heureuse au fin fond des Pyrénées et que de leur union naquirent deux jumeaux : Pyros et Ziva.

Partie 8

L'OURS CHEVALIER, Travail collectif de la classe de 5ème 3 du Collège Louise de Savoie - Chambéry : Élodie Allard, Océane Andre, Léana Ayad, Tom Boubet, Shana Brun, Merve-Nur Coskun, Thomas Drumont, Manon Herreiro, Samy Illoul, CLO, Hélicia Le Berre, Eva Lehelleye, Killian Lemerancier, Océane Mahot, Nicolas Maniscalco, Emma Naël, Camille Rollin, Irina

Hansel était un chevalier, le fils du roi d'Angleterre, célèbre dans le monde entier pour ses prouesses, sa loyauté, et ses yeux verts. Malheureusement, un jour, le roi reçut la nouvelle que son fils avait disparu. L'information fut relayée dans tous les bourgs, d'Angleterre mais Hansel demeura introuvable. Après plusieurs mois de recherches, il fut enfin localisé dans une forêt du pays de Galles : il s'était transformé en ours ! Des paysans l'avaient reconnu grâce à un anneau qu'il portait en médaillon autour du cou, un anneau d'or serti de rubis et d'émeraudes qui lui venait de sa mère. De plus, ses yeux étaient d'un magnifique vert sombre, que lui avait légués son père. C'était Hansel. Mais Hansel avait des dents pointues, des griffes longues, de gros yeux noirs, des pattes massives, une haleine fétide et une odeur de chien mouillé. Revêtu de son épaisse fourrure noire, il était énorme et son père faillit s'enfuir terrorisé à sa vue... Heureusement, il reconnut le bijou et fut saisi de pitié : sous cette peau d'ours, il eut l'impression que son fils aussi avait peur.

Quand on ramena Hansel au château, il avait perdu la mémoire et ne conservait aucune trace de l'éducation reçue. Il était si gros qu'il avait du mal à passer la porte. Il mangeait debout, plusieurs chaises s'étant effondrées sous son poids. Les mets les plus raffinés le laissaient indifférent. Il ne jurait que par le poisson grillé. Pour le rassasier, il fallait lui en servir au moins cent onze assiettes bien pleines. Plusieurs fois, il lui arriva de monter sur la table pour manger à même le plat. Une fois même, il fienta et cassa la vaisselle parce qu'il n'y avait pas suffisamment de sardines. Châtelains et cuisiniers se lassèrent de cet hôte encombrant. Le roi l'encouragea vivement à chercher pitance dans la nature. Or Hansel était sans cesse tourmenté par la soif et la faim. Il buvait l'eau glacée des torrents, si difficile à ingurgiter et était passé maître dans l'art de la pêche à main nue. Parfois, une senteur délicate caressait son museau, car son odorat s'était beaucoup affûté. Il partait alors ventre à terre dans la direction indiquée par l'odeur. Il étudiait les déplacements des abeilles ; leurs bourdonnements lui permettaient parfois de trouver la position du miel. À sa jolie chambre, il préférait l'obscurité d'une grotte et ne se promenait plus à cheval, car aucune des montures royales n'acceptait de le transporter. Il était bien trop lourd ! Par contre, il avait

une facilité incroyable à courir dans son grand corps d'ours. Il défiait parfois son père à la course, lorsque celui-ci montait une jument. Les pensionnaires des écuries royales étaient réputées pour leur rapidité. Mais le corps de Hansel était tellement lourd qu'il finissait par s'arrêter net et s'endormir sur place. Il pouvait ainsi dormir d'une seule traite pendant plusieurs heures.

Cette vie plaisait à Hansel. Pourtant un matin, au bord de la rivière, il aperçut une jolie jeune fille. Elle pleurait. Elle éprouvait un chagrin violent et ne paraissait pas le moins du monde s'inquiéter de sa présence. Hansel s'assit, sur un caillou au bord de l'eau. Il était subjugué par sa beauté. Les cheveux blonds dorés de la jeune fille, ses yeux d'azur et son petit visage tout pâle l'avaient tellement ému qu'il ne bougeait plus. La fille se lamentait, elle venait d'apprendre une nouvelle vraiment funeste : le chevalier auquel elle était fiancée était un séducteur cruel. Il avait déjà changé quatre-vingt-dix-neuf fois d'épouse et faisait le malheur de toutes les femmes qu'il rencontrait. On disait qu'il en tirait fierté, comme d'autres sont fiers de leurs prouesses dans les tournois ou à la guerre.

De sa voix douce, la jeune fille se désole : « Je m'appelle Gretel... Je m'appelle Gretel... Et toi, tu es Hansel, le meilleur ami que j'aie jamais eu. Si seulement tu n'étais pas transformé en ours... Tu saurais m'aider à faire annuler ce mariage qui causera mon malheur. » Hansel a perdu l'usage de la parole : il ne comprend pas ce que la fille raconte. Dans sa mémoire d'ours pourtant se réveille un timide souvenir... Mais où ? Où l'a-t-il déjà rencontrée ?

Une nouvelle vie commença. Hansel recevait régulièrement la visite de son amie Gretel. Elle lui racontait toutes sortes de choses : les bêtises qu'ils faisaient ensemble quand ils étaient petits, les potins du village. Elle lui disait tout de ses frayeurs, de ses passions. Un jour, Gretel annonça : « Hansel ! J'ai entendu parler d'une potion qui te permettrait de retrouver ton apparence humaine. C'est mon amie Hermione... Elle étudie la sorcellerie et elle veut ouvrir son propre laboratoire. Elle propose de fabriquer elle-même la potion, mais nous devons d'abord récolter une plante très rare qui pousse dans le royaume des ombres : l'Orchifamosso. » Hansel ne comprit pas

ce qu'elle racontait, mais lorsque Gretel se mit en route, il la suivit en dansant.

Le royaume des ombres est un monde noir... Terre asséchée, horizon gris, des éclairs zèbrent le ciel... Il fait nuit, jamais aucune pluie. Les arbres calcinés bougent en poussant des cris d'oiseaux effrayés. La terre est imprégnée de sang. Le sol craque sans que personne marche dessus. On ressent partout une fraîcheur triste qui vous glace les os... Une imposante forteresse domine la vallée. Dans l'enceinte de ce château fleurit l'Orchifamosso. Hansel et Gretel ont découvert la forteresse, au sommet de la colline rouge sang. Elle est imposante. Un donjon énorme. Dès qu'ils se sont rapprochés, ils ont constaté que le pont-levis avait été forcé. Dans la cour intérieure, les corps sans vie de centaines de vilains gisaient dans des postures étranges. On aurait pu croire qu'ils dormaient. Pourtant, ils ne respiraient plus. Sur certains corps, la peau commençait à tomber. Le château était désert, les cuisines vides. Hansel aurait volontiers dévoré un troupeau de moutons tout entier tant il avait faim. Mais Gretel ne lui laissa pas le temps de flairer les lieux. Il fallait trouver l'entrée du donjon - le laboratoire de Rousveltine, le magicien. Impossible que ce laboratoire ait disparu. Il était bien trop important... L'Orchifamosso était devenu un objet de convoitise. Des royaumes se faisaient la guerre pour la possession de la plante et de ses secrets. Le destin de l'humanité était en jeu.

Quand Hansel et Gretel poussèrent enfin la porte du donjon, Rousveltine était à l'intérieur. Il savait déjà ce qui les amenait. « Cette forteresse est tombée aux mains de Stallinort, leur dit-il. Votre seule chance est de l'affronter et de le tuer. Ce sera une lutte à mort. » En cet instant, Hansel ressentait une grande envie de saumon et de miel. La discussion entre Gretel et Rousveltine lui sembla s'éterniser et il poussa un grognement de colère. « Bravo ! Vous êtes prêts ! conclut Rousveltine. Stallinort rentrera à la tombée de la nuit. C'est à ce moment-là qu'il faut l'attaquer... Il est plus vulnérable entre chien et loup... »

Le jour commençait à baisser. Hansel et Gretel entendirent le galop d'un cheval résonner sur le pont-levis. En voyant l'ours debout dans la cour, Stallinort sursauta. Il dégaina son épée flamboyante et s'élança sur l'animal. Hansel

n'avait pour toute arme que son corps. Il s'élança à son tour. Au moment du choc, ses griffes pénétrèrent la croupe du cheval qui s'écroula quelques pas plus loin. Stallinort, furieux, fit volte-face et se précipita sur l'ours, bien décidé à lui couper les pattes pour venger la mort de son cheval. Stallinort portait ses coups avec précision et force. Mais Hansel, d'un geste puissant, fit voler son écu, lui laboura des griffes le heaubeurt, arracha son heaume d'une seule grande claque. À la surprise de Hansel, Stallinort désarmé se mit à chanter : « C'est ma lutte finale... » L'ours trouva cette voix insupportable. Il assomma. Stallinort qui, vaincu, ne se releva plus. Aussitôt, le ciel se découvrit, la terre se colora d'un profond vert émeraude et Gretel se précipita dans les bras de Hansel pour l'embrasser. Ce fut un baiser doux et tumultueux à la fois. Elle était toute rouge. Hansel en fut très surpris.

La fin de l'histoire n'est pas difficile à imaginer. Hansel est devenu un bon roi d'Angleterre. Gretel et lui se sont mariés et ils ont eu beaucoup d'enfants (soixante-dix-neuf à ce jour !) Sachez encore ceci : c'est Raspoutinel, un espion de Stallinort, qui avait transformé Hansel en ours. Le projet de Stallinort était en effet de s'emparer du trône d'Angleterre après avoir tué tous ses héritiers. Mais peut-être voulez-vous connaître la recette qui permet de transformer un ours en être humain ? Gretel s'est renseignée pour nous auprès de son amie Hermione, la sorcière : « Faites cuire dans de l'eau de chaux des testicules de taureau et des boyaux de mouton. Arrosez de crachat de bœuf et d'urine de chauve-souris. Salez selon votre goût. Réservez cette préparation. Dans un deuxième chaudron, versez du sang humain. Mélangez avec des poils d'ours, et une cervelle de mouton. Versez la préparation que vous avez réservée dans ce deuxième chaudron. Faites fienter l'ours dans un verre. Videz la fiente dans le chaudron. Faites cuire à feu très vif jusqu'à ce que le bouillon prenne une teinte jaunâtre. Effeuillez l'Orchifamosso et jetez ses pétales sur le bouillon, ainsi qu'un trèfle à quatre feuilles qui favorisera la réaction. Éteignez le feu. Ajoutez encore trois épines d'Orchifamosso et du sucre. Crachez dans la mixture. C'est prêt ! Vous pouvez également faire durcir le mélange en le laissant quarante-huit heures dans de la glace. Vous l'utiliserez, dans ce cas, sous forme de suppositoire.»

Nous n'avons pas expérimenté la recette, mais nous pouvons vous assurer que la sorcière a été bien remerciée ! Le roi d'Angleterre était fou de joie et lui a fait un pont d'or. Elle lui a dit : « Merci, merci beaucoup ! Avec tout cet argent, je construirai un beau château, et je me transformerai en princesse ! » Et elle l'a fait !

Partie 9
L'ESPOIR, Lisa Rech-Delphin en
classe de troisième du Collège
Bertrand Laralde de Montréjeau.
Travail encadré par Laurence
Canto.

Je courais. Je sautais au-dessus des troncs d'arbres couchés, que j'avais si longtemps fouillés à la recherche de fourmis ou même d'une ruche qui se serait écrasée. J'évitais les terriers et les zones boueuses que je connaissais si bien pour les avoir surveillés pendant cinq ans. Je galopais, de toutes mes forces, de tout mon souffle, la peur au ventre et avec cette petite voix dans ma tête qui me disait « tu le savais ».

Oui, je savais qu'*ils* allaient venir. Oui, je me doutais que ce serait aujourd'hui. Comme chaque année, le jour où les feuilles orangées tombent, où mon corps réclame le repos, où les poissons et les champignons commencent à se faire rares. Ce même jour où mon grand cœur de sauvage est parti sans moi il y a maintenant quinze ans.

Mais je ne m'étais pas enfuie, même si je savais qu'*ils* allaient venir. L'espoir. Ce sentiment si fort, qui peut vous faire faire tout et n'importe quoi. Si fort qu'il peut même devenir dangereux...

Et puis, les souvenirs étaient trop forts, trop présents. La tanière sous la roche, dissimulée derrière des buissons en bordure de falaise m'était si familière. Les odeurs, encore présentes malgré le temps qui avait tout effacé, embaumaient encore ses murs.

Je m'essoufflais. J'étais une ourse, je pouvais tenir longtemps, je courais vite, et *ils* le savaient. Mais l'attente interminable, et sans retour, que j'avais supportée quinze ans avait abîmé mes os et rongé mes forces. Je n'en avais plus pour longtemps. Et, *ils* le savaient.

Après tout, pourquoi résister ? Je n'avais plus rien. Ma vie allait bientôt se terminer – c'était une constatation naturelle et évidente. Je n'avais pas peur de la mort. Contrairement aux humains, les ours savent ce qui se passe après que le compteur se soit arrêté. Non, j'avais juste peur, comme à chaque fois, d'oublier. D'oublier de revivre. D'oublier la raison qui me poussait à refaire une autre vie, sous une autre forme peut-être. Cette raison, je l'avais perdue dans cette vie-là.

Je m'arrêtais. Je n'avais plus envie de résister. Je n'en avais plus la force. Tous les autres avaient été capturés ; j'étais la dernière. Seuls mes petits ours, devenus grands, avaient pu s'enfuir loin, il y a longtemps maintenant. J'étais seule.

« Elle est là ! »

Un humain blanc s'approcha de moi, un bâton à la main, l'air menaçant. D'instinct, je me dressai sur mes pattes arrière et grognai.

« Calme-toi. Chut... Nous n'allons pas te faire du mal. »

L'humain puait la peur et l'agressivité. Les paroles humaines, que seule moi pouvais comprendre, étaient tellement mensongères chez la plupart que j'avais appris à ne me fier qu'à mon instinct et aux émotions que ces primates essayaient en vain de dissimuler.

« Va-t'en », grognai-je.

L'homme n'en comprit pas un seul mot. Ah, imbécile, ouvre ton esprit un peu ! Je m'approchai dangereusement, histoire de lui faire peur. Il ne broncha pas, pourtant une once de peur le traversa. J'approchai encore en grognant.

Un flash. *Il* jouait. Je les regardais, lui et ses frères, si différents, jouer avec une complicité rarissime. Je détournai la tête quelques secondes, mais cela suffit. Une seconde d'incompréhension, puis je me jetai à leur suite, furieuse et plus violente et agressive que je ne l'avais jamais été. Sur le coup de ma course acharnée, j'assommaï d'un coup de patte bien placé un homme qui avait emporté le plus jeune ourson, et rattrapai les autres en fuite. Effrayés, ils lâchèrent leurs prises et prirent la fuite. Sauf un. L'humain le plus rapide avait embarqué l'Abandonné, le Différent, dans une voiture. Je courus longtemps derrière elle, désespérée, et tentai de retrouver pendant des mois cet être que j'avais recueilli un soir d'hiver. Mais il était trop tard.

Et ce primate, le plus rapide, qui avait embarqué l'Extraordinaire, l'Ange, se tenait maintenant devant moi.

Cela fut si soudain que je me figeai, gueule ouverte. Quelques instants après je m'effondrai au sol, l'anesthésiant se répandant dans mon corps. Alors que je plongeais dans le gouffre d'un sommeil sans rêves, la haine au cœur, ma dernière pensée fut : « Si lâches, ces humains. Si lâches... »

Je me retournai sur un sol dur et froid, et passai ma patte sur mon visage. J'ouvris mes yeux en deux fentes semblables. J'étais enfermée, moi, la casanière, prise au piège, loin de chez moi, loin de ma taverne, loin de tout ce qui me restait. Je me relevais à peine qu'on ouvrit ma prison et qu'on me tira avec

une laisse pour chiens dans une grande pièce. Le sol était des morceaux de pierre si fins qu'ils étaient doux sous mes pattes. C'était bien la seule chose de réconfortant dans cet endroit fermé dont on ne voyait pas le soleil et dont tous êtres vivants semblaient être maudits.

C'est alors qu'on ferma la porte derrière moi, et qu'un homme armé d'un fouet s'approcha de moi. Spontanément, je sortis mes crocs d'un grognement sourd et reculai.

- Chut... Tu vas devenir un bon gros nounours, toi, murmura l'humain. Au pied, Melba.

Plus tard, j'appris que sur un des murs jauni, un grand panneau mal accroché indiquait : « Cirque Denken »...

J'ai faim...

Six mois, jour pour jour. Six mois que j'étais là. Six mois que j'avais été transformée. J'étais détruite, un robot mécanique était plus vivant que moi. Je refusais de manger, ne dormais pas. Je ne réagissais pas, je me mourais sans mourir. Mon corps bougeait mais l'esprit n'y était pas.

Chaque jour à la même heure, je sortais de ma cage pour monter sur un piédestal et ouvrir ma gueule face à mon dresseur. Des humains applaudissaient, je me dandinais, je faisais mon numéro et hurlais un grognement qui se voulait terrifiant. Cela marchait : à chaque fois des cris fusaient. Le dresseur criait sa même blague qui ne faisait rire personne : « Regardez-la danser comme un ours ! Regardez-la ! Quelle ourse mal léchée qui hurle donc ! » Puis, je revenais dans ma cage, et on me donnait ma part de nourriture. Et j'attendais. J'attendais quoi ? Je ne savais pas.

Je ne savais plus.

Je me dirigeai au fond de mon cachot, parmi d'autres solitaires, un ours brun et un Baribal noir, m'appuyai sur le sol froid et posai ma tête sur mes deux pattes avant.

Si j'avais su, le jour où je l'avais accepté, qu'il allait bouleverser ma vie, qu'il allait tout changer. Il n'était pas de moi, mais il me préoccupait plus que mes propres petits. Peut-être était-ce le fait que je ne sache pas si ce petit être différent, plus fragile que les miens, était encore en vie ? Je savais mes oursons

en sécurité et assez grands maintenant pour se défendre, mais lui ? Lui ?

Quoiqu'il en soit, je ne regrettais pas mon geste. Il était tellement vulnérable ; le laisser dans le froid comme cela, comme on l'avait fait, était contre nature. D'un autre côté, un geste venant d'une insociable jusqu'à l'os pouvait aussi paraître surnaturel. Mais je ne regrettais pas, et si j'avais pu recommencer, je l'aurais fait, même s'il avait fallu que je finisse ma vie comme aujourd'hui, dans un cirque, maltraitée et enfermée sous un panneau « Comment vivre comme un ours... sans jeu de mots ! ».

C'était aussi inexplicable que la roche incassable, robuste et puissante puisse se transformer en sable, si fin, si doux. Mon cœur était la roche changée en sable, qui s'était attendri rien qu'à la vue du petit...

Les mois passèrent encore. Soudain, un soir, en pleine représentation, je m'écroulai au sol. Je dormis longtemps et me réveillai sur une grande table, entourée d'humains. Un homme habillé tout de blanc me soupesa mes pattes, écouta mon cœur mort battre encore. Mais moi, je savais que c'était la fin - encore quelques jours à tenir. C'était comme ça. Je le savais.

On me rendormit. Je suppose qu'ils en profitèrent pour m'ouvrir la poitrine et regarder si la vie y était encore dedans. Moi, je restai allongée, sans plus me battre. Triste, toujours triste, mais aussi soulagée. Soulagée que cette vie en solitaire se termine, que je puisse en recommencer une autre, meilleure. Pressée de ne pas recommencer la même erreur et de pouvoir garder ceux que j'aime auprès de moi.

On dit souvent que les ours ne ressentent pas d'émotions, qu'ils ne sont qu'instinctifs. Or, c'est faux. À ce moment-là, j'étais sereine. Peut-être même heureuse, de tout l'amour que j'avais pu donner et recevoir. Mon seul regret était d'avoir dû finir ma vie seule, et...

Et de ne pas savoir ce qu'il était advenu du petit qu'on m'avait arraché.

C'est alors que mon esprit semblait s'étirer vers le haut, ma pensée tournée vers l'ange perdu, que j'entendis au loin des cris. Des cris irréguliers, qui ressemblaient beaucoup à ceux d'un ours. Mon cœur se serra pour celui qui hurlait ces cris, et

j'espérais que ce n'était pas un humain qui battait un solitaire, resté trop fatigué pour bouger.

Mais les cris persistèrent. Ils me dérangent, semblaient même s'accroître, et striaient mes oreilles sensibles, empêchant mon âme de partir loin d'ici.

Alors, j'ouvris un œil épuisé. Et là...

Un humain hurlait, ou pleurait, je ne savais trop. Il était assis sur une chaise près de moi, serrait sa tête entre ses mains, et criait.

Il criait d'une façon particulière. Les sons qui sortaient de sa bouche faisaient penser aux cris gutturaux des animaux lors de la mort de l'un d'eux.

Mais il ne faisait pas que hurler. Il articulait des sons, des plaintes. « Ma...Ah ! Ma... »

Il parlait un langage, incompréhensible pour les hommes.

Mais moi je le comprenais.

Car ce langage-là, c'est moi qui le lui avais enseigné.

BIOGRAPHIES

Valérie Reich - 41 ans

A reçu le premier prix de la catégorie adulte avec la nouvelle *L'homme est un ours comme les autres*

Après un long exil, après des études de littérature et de cinéma, après avoir travaillé derrière une caméra, écrit des scénarios, après plusieurs vies, de retour depuis l'été dans son pays toulousain, Valérie Reich a créé une association *De Fille en Récit* et y anime des ateliers d'écriture et des ateliers sur la déconstruction des stéréotypes de genre.

Comment cette nouvelle *L'homme est un ours comme les autres* ?

Visitant l'exposition « Ours, mythes et réalités », découverte de cet alignement d'ours empaillés et leurs regards de verre ; la dame du muséum souriait... un début.

Sylvaine Collart - 39 ans

A reçu le deuxième prix de la catégorie adulte avec la nouvelle *On m'appelle Rugueux*

Je suis graphiste à Toulouse.

Mon plaisir a été de jouer avec les mots, les sons, les émotions. Investir la peau et les sens d'un autre être, ses questionnements, chercher la réaction la plus juste. Vivre plusieurs vies par l'écriture. Partager le plaisir jubilatoire de l'écriture. J'étais curieuse de découvrir et mieux connaître l'ours, cet animal étonnant, craint et admiré à la fois.

Merci à Aurélie et Bénédicte pour leurs relectures et leurs précieux conseils ainsi qu'à mes oursons pour l'énergie vitale qu'ils me donnent.

Aurore Gailliez - 44 ans

A reçu le troisième prix de la catégorie adulte avec la nouvelle *Peau d'ours*

Je suis professeur de Lettres en collège et j'écris. Je pratique

ces deux activités avec passion !

J'ai publié plusieurs romans notamment aux éditions La part commune (le dernier date de 2010 et s'appelle *Wassila et les voleurs*). Actuellement, je publie via mon site Facebook, un roman feuilleton, *Nora et Nino*, et je trouve cette expérience exaltante.

En ce qui concerne le concours « Dans la peau d'un ours », fascinée par le conte *Peau d'âne*, mais surtout par le film de Jacques Demy, la parodie mêlant folie, modernité et émotion s'est imposée à moi et mon imagination s'est emballée!

Elsa Muller - 13 ans

A reçu le deuxième prix avec la nouvelle *Mon histoire d'ours*

Je m'appelle Elsa, j'habite à Toulouse et j'ai 13 ans. Je suis très contente d'avoir participé à ce concours car j'aime beaucoup écrire. C'est mon premier concours. Je remercie le Muséum de Toulouse de l'avoir organisé et mes grands-parents de me l'avoir fait découvrir.

Louis Merian - 12 ans

A reçu le troisième prix avec la nouvelle *Le Grand Monde*

Ce n'est pas le premier concours de nouvelles auquel je participe, en revanche, c'est le premier avec un thème animal. J'ai tout de suite eu plusieurs idées, voies sur lesquelles partir, et je suis parti sur ce récit qui me paraissait le mieux possible. En outre, j'étais curieux de voir comment je me débrouillais dans un concours avec des participants ayant jusqu'à 17 ans !

Je suis également un passionné de lecture et des séries ayant pour héros des animaux (*Le royaume des loups* et *Les gardiens de Ga'Hoole* de Katryn Lasky, *La Guerre des clans* et *La Quête des Ours* d'Erin Hunter, ainsi que d'autres petits romans).

En outre, j'adore les animaux et j'aimerais être éthologue plus tard ; ce concours m'a permis de découvrir l'ours et un tas d'informations sur ce grand mammifère.

Je ne connais pas le Muséum de Toulouse, mais j'aimerais beaucoup le visiter un jour !

Bravo pour le thème ouvert bien choisi, et merci au jury d'avoir apprécié ma nouvelle !

Travail collectif "Un amour d'ours" de la classe de 6^e 3 du collège Pierre et Marie Curie, Le Fousseret (31) : Anne-Juliette Auffray, Manon Bañuls, Gabriel Basso, Camille Bourdeil, Frédéric Bruned, Anthony Cadet, Tom Cagnac, Lilas Delaplanque, Jonathan Delourtioux, Valentin Doussin, Lucie Durrieu, Laura Dutilh, Marjorie Larrey, Eve Lemasson, Camille Marmé, Pénélope Morvan, Ludo Noël, Hugo Rameil, Carla Rodrigues, Jérémy Saut, Célia Schiavon, Liam Snelson. Encadré par Valérie Vervaecke, professeur de Lettres.

Notre aventure fut une succession d'envies : la belle initiative du Museum eut un écho chez l'enseignante de Français et la Documentaliste, qui rencontrèrent en septembre 2013 des élèves curieux et motivés. L'ours des Pyrénées nous donna donc rendez-vous chaque semaine au CDI, pour des ateliers d'écriture laborieux et inventifs, où se croisèrent la zoologie, la géographie, le vocabulaire, l'orthographe... Cette expédition littéraire a permis à chacun de renouer avec son enfance grâce à l'exposition d'ours en peluches, pour mieux explorer les possibles de l'imagination et de l'écriture et, enfin, se sentir, un peu, un écrivain !

Travail collectif "L'ours chevalier" de la classe de 5^e 3 du collège Louise-de-Savoie, Chambéry (73) : Élodie Allard, Océane Andre, Léana Ayad, Tom Boubet, Shana Brun, Merve-Nur Coskun, Thomas Drumont, Manon Herrero, Samy Illoul, CLO, Hélicia Le Berre, Eva Lehelleye, Killian Lemercier, Océane Mahot, Nicolas Maniscalco, Emma Naël, Camille Rollin, Irina Rombeaut, Jérémy Sady, Éole Silvin, Nadji Tahhar, Tom Thierry. Encadré par Corine JEMNI-VUILLERME, professeur de Lettres.

Après étude du roman courtois *Yvain, le chevalier au lion* de Chrétien de Troyes (XII^e siècle), il n'a pas été difficile aux élèves de faire place à un ours chevalier. Pour le professeur, c'est plutôt la lecture de l'ouvrage de Michel Pastoureau,

L'ours, histoire d'un roi déchu qui a inspiré son travail.

Faire un choix parmi toutes les propositions de la classe et les ordonner en un récit unique se révéla une aventure passionnante.

Il semble que ce soit le problème du passage d'un "être-ours" à un "être-humain" qui ait retenu l'intérêt des élèves. C'est aussi le problème que rencontre Yvain lorsqu'il erre dans la forêt, en proie à la folie. Grâce au lion il recouvrera son humanité.

Travail "*L'espoir*" de Lisa Rech-Delphin, classe de 3^e du collège Bertrand-Laralde de Montréjeau (31), encadré par Laurence Canto, professeur de français.

"Elle est née le 7 mars 1999 à Carcassonne. Ses parents sont enseignants tous deux (la maman professeure de physique-chimie et le papa professeur d'histoire-géographie). C'est une collégienne de troisième, scolarisée au collège Bertrand Laralde à Montréjeau ; une adolescente qui adore la lecture (surtout l'héroïc fantasy) et qui écrit des textes depuis très longtemps. Je me souviens avoir lu un de ses textes quand elle était en sixième (je suis sa prof. de français) qui m'avait épatée par la qualité de sa prose, à la fois très imaginative et d'une maturité, au niveau de la qualité littéraire et du style, rare chez une élève de cet âge-là. Son rêve plus tard serait de travailler dans la recherche médicale pour découvrir un vaccin contre le sida et soigner ainsi tous les êtres atteints par ce terrible fléau. C'est une jeune fille à la fois sensible, généreuse et dotée d'un excellent sens de l'humour, détestant par dessus tout, comme beaucoup de jeunes de son âge, l'injustice. Il me semble, d'ailleurs, que sa nouvelle "*L'espoir*", d'une certaine manière, réussit à rétablir l'équilibre entre une humanité injuste, abusive et irrespectueuse des droits fondamentaux des animaux et un regard anthropomorphique porté sur eux. Le fait d'avoir appris qu'elle était lauréate de votre concours lui a donné des ailes ; elle s'est remise à écrire et rêve d'inventer des histoires pour communiquer avec le monde !... " Témoignage de Laurence Canto.

RECUEILS DÉJÀ PARUS

Racontez-nous une préhistoire, *Sylvie Castéra-Saglier, Marion Sabourdy, Pierre F. Jaouen, Ludovic Ferry.*

Quatre nouvelles primées en 2011 qui relatent les événements tragiques de la mort de deux femmes de la préhistoire. Les deux squelettes ont été exposés au Muséum de Toulouse à l'occasion de l'exposition temporaire Préhistoire, l'enquête. Ils sont actuellement dans les réserves des Collections du Muséum.

Édition 2011. Première édition du concours littéraire du Muséum de Toulouse.

Le caillou céleste, *Christophe Cousin, Chantal Le Guillou, Sauveur Padovano*

Trois nouvelles primées en 2012 autour du mystère de la météorite de Toulouse tombée le 10 avril 1812 à 20h.

Édition 2012. Deuxième édition du concours littéraire du Muséum de Toulouse.



www.feedbooks.com
Food for the mind